CRISE EUROPIÊNNE

EN 1866





LA CRISE EUROPÉENNE

EN 1866

LAUSANNE. — IMPRIMERIE PACHE.

LA CRISE
EUROPÉENNE

EN 1866

(AVEC CARTES)

Extrait de la REVUE MILITAIRE SUISSE.

PARIS,
CH. TANERA, ÉDITEUR
Librairie pour l'art militaire, les sciences et les arts
Rue de Savoie, 6

1866

LA CRISE EUROPÉENNE.

I

Considérations générales.

Toute cette zone du centre de l'Europe qui s'étend des eaux de la Sicile à la mer Baltique retentit à cette heure du bruit des armes. Sur une longueur de 5 à 600 lieues, des soldats de tout uniforme rejoignent en hâte leurs drapeaux. L'Autriche, la Prusse, l'Italie, l'Allemagne, se mesurent d'un œil courroucé ; déjà les canons sont braqués, chargés et amorcés. Plus loin, sur la droite et sur la gauche, on arme aussi ; on se met en garde contre les contre-coups. Notre petite Suisse, cime encore sereine au-dessus des nuages, rompt seule la terrible harmonie de cette tourmente. Nous sommes donc bien placés pour jeter un coup-d'œil impartial sur les choses étranges qui s'offrent à nos regards, pour essayer d'en démêler les éléments principaux, et en suivre les péripéties. C'est ce que nous allons essayer.

Trois parties principales sont engagées dans la conflagration qui s'apprête. La plus importante est l'Autriche, cette vieille Autriche qui a déjà tant occupé le monde de ses intrigues et de ses exploits, qui a livré tant de batailles malheureuses sans jamais désespérer de la fortune, et qu'on retrouve toujours prête à tenter un dernier coup de dé. C'est qu'en effet l'Autriche est mieux douée pour la lutte qu'aucune autre puissance. Elle joint les avantages d'une vaste fédération de peuples divers à ceux d'une forte unité monarchique et confessionnelle. Avec cela d'antiques traditions de gloire, d'excellentes institutions militaires, un parfait réseau bureaucratique, une position géographique centrale, de nombreuses alliances dynastiques lui assu-

rent une vitalité particulière et lui ouvrent un immense champ de ressources. Elle participe en même temps des brillantes qualités offensives de la France et des vertus défensives de l'Allemagne.

Malheureusement pour l'Autriche, sa marine, par suite du délabrement séculaire de ses finances et de l'exiguïté de ses côtes, est loin d'atteindre à l'importance de son armée. La carrière des lointaines aventures lui fut toujours interdite. Son influence a dû s'exercer dans son voisinage immédiat, mais son activité n'en a été que plus grande. A cela les Actes de 1815 et ceux qui les corroborèrent pourvurent largement. Ils remirent à l'Autriche la direction de l'Allemagne et de l'Italie, la présidence de la Confédération germanique avec droit de garnison sur le Rhin et deux provinces de la Haute-Italie avec attributions de police dans les Légations. L'Autriche était maîtresse à la fois à Francfort et à Rome. En outre, elle avait la protection des « bons gouvernements » qu'elle devait préserver de toute atteinte, ce qui l'amena peu à peu à mettre l'Italie entière sous sa loi, presque tous les Etats d'Allemagne à ses pieds, à s'étendre au nord sur Cracovie, à se glisser le long de l'Adriatique et du Danube. Tout lui était facile; elle avait derrière elle pour l'appuyer un pouvoir qui triplait le sien.

La solidarité des mêmes intérêts qui l'unissait à la Prusse et à la Russie depuis les batailles de 1813 à 1815, subsistait encore à peu près sans atteinte. La Sainte-Alliance était morte, mais ses traditions essentielles lui avaient survécu. Chaque frémissement de la Pologne agonisante resserrait ce lien. Il s'était ainsi constitué dans le nord de l'Europe une force compacte, dont l'Autriche, la mieux placée des trois puissances, géographiquement et politiquement parlant, recueillait tous les bénéfices. Les commotions de 1848 le prouvèrent d'une manière évidente. Le solide échafaudage de la puissance autrichienne fut ébranlé jusque dans ses fondements. Mais l'action commune des armées russe, autrichienne, prussienne, et de quelques alliés allemands, rétablit en moins de trois ans l'ancien état de choses. En 1852, sous son jeune empereur, l'Autriche était redevenue plus forte et plus altière que jamais. Toute l'Italie, sauf le Piémont, lui était assujettie; la Prusse lui laissait ses coudées franches, et la Russie était à son service.

Un nuage se montrait, il est vrai, à l'horizon; les Français venaient d'intervenir à Rome; mais le nuage était bien loin; la France était d'ailleurs tout absorbée par ses troubles intérieurs et elle paraissait devoir être longtemps encore incapable d'agir.

L'Angleterre, qui semble n'exercer de vigilance sérieuse que sur les faits et gestes de ses voisins d'outre-Manche, se montrait indif-

férente alors aux choses de l'Europe. Son attention presque exclusive se reportait sur l'Orient, où de dangereux antagonismes se dressaient contre ses cheminements.

La prépondérance de l'Autriche pouvait donc s'exercer sans contre-poids. Et elle était telle que la maison de Habsbourg put bien en être aveuglée, et rapporter à elle seule ce qui n'était que l'effet de la solidarité des trois cours du Nord.

De son côté, la Russie, qui avait rétabli les affaires autrichiennes en Hongrie, pouvait se croire autorisée à s'occuper aussi des siennes propres, et à compter, en cette occurrence, sur des services de la part de l'Autriche analogues à ceux qu'elle lui avait rendus en 1849. C'est en se fondant sur ces espérances, qui n'avaient rien de déraisonnable, que l'empereur Nicolas voulut mettre la main sur le Bosphore. On sait le reste. L'Angleterre s'oppose à cette prétention, réveille la Turquie et attire à son alliance le nouvel empire français. Celui-ci attire à son tour le Piémont, tout en se réservant de le lancer sur l'Autriche au moment où elle se joindra à la Russie.

Mais ce moment n'arriva pas. Au grand étonnement de l'Europe, la cour de Vienne ne se pressa point de faire acte de reconnaissance envers ses bienfaiteurs. Soit crainte de complications en Italie, soit par suite d'adroites promesses des alliés, l'Autriche refusa de suivre la Russie dans sa tentative. Non seulement elle l'abandonna à son sort contre une formidable coalition, mais elle se mit à butiner dans les Principautés danubiennes à l'encontre des intérêts séculaires des successeurs de Pierre-le-Grand. La Russie, forcée à la paix, ne pardonna pas cette politique à l'empire d'Autriche. La rancune et la raison d'Etat la portèrent tout naturellement à diriger aussi contre lui ces menées qui semblent constituer le fond de la politique du cabinet de St-Pétersbourg dans la question d'Orient. Avec une parfaite désinvolture, la Russie se rapprocha ouvertement de la France et du Piémont à la paix de 1856, et l'on vit dès lors ces trois états cheminer de conserve contre la cour de Vienne, dans toutes les questions d'exécution du traité de Paris. L'alliance du Nord était dissoute. L'Autriche avait perdu son plus puissant auxiliaire. Livrée à elle-même en 1859, il lui en coûta la Lombardie par le traité de Zurich, et toute son influence en Italie par les événements qui suivirent.

A son second allié seulement, à la Prusse, et à la mobilisation de ses troupes vers le Rhin dans l'été de 1859, l'Autriche dut de conserver la Vénétie et de voir la France, par crainte d'une guerre générale, s'arrêter subitement à Villafranca.

Aujourd'hui l'Autriche vient de perdre encore cette alliée, sans qu'il paraisse qu'elle en ait recouvré d'autres, pour le moment du

moins, et les conséquenses de cet isolement absolu ne sont pas difficiles à prévoir.

La Prusse se présente donc à nous comme la seconde des parties engagées dans la lutte qui se prépare, et sa situation est encore plus digne d'attention.

La Prusse, cette dernière venue des cinq grandes Puissances, qui a des pages si brillantes dans son histoire, qui humilia à la fois la France, la Russie et l'Autriche au siècle passé en enlevant à celle-ci sa meilleure province, qui eut la part la plus décisive au triomphe des Alliés en 1814 et 1815, qui a su devenir, contre vents et marées, la première des Puissances allemandes, qui a produit le plus beau génie militaire des temps modernes après Napoléon, des hommes illustres dans toutes les branches de l'activité humaine, cette Prusse avec cela si avancée en civilisation, en industrie, en commerce, en beaux-arts, en science, était tombée, sous les deux derniers règnes, dans un effacement complet. On la mentionnait à peine dans la politique générale ; toute sa vie s'en allait en débats philosophiques et en luttes universitaires; elle mettait sa plus grande gloire, gloire qui n'est point méprisable sans doute, mais qui n'en eût pas empêché d'autres, à doter le monde entier de savants théologiens, d'habiles juristes et d'illustres professeurs.

Tous cependant n'émigrèrent pas; il en resta suffisamment pour aider au bouleversement de la Prusse et de l'Allemagne en 1848. La cour de Berlin ne se sortit d'affaire qu'en baissant pavillon devant les émeutiers d'abord, devant les Danois ensuite, après la bataille d'Istedt, et enfin devant l'Autriche aux conférences d'Ollmütz. Puis elle se retira sous sa tente, y resta tranquille pendant toute la guerre d'Orient et les arrangements qui suivirent, et ne se montra qu'un moment en 1856, pour nous céder Neuchâtel. On comprend qu'un tel rôle ait fini par lasser la nation prussienne. Aussi l'avénement du roi actuel en 1858 fut-il le signal d'une forte réaction contre cet abaissement et la date d'un véritable réveil patriotique. Ce réveil ne tarda pas à se manifester par une plus grande vigilance à l'endroit des affaires extérieures, européennes et allemandes, par la mobilisation de 1859 contre la France, par la réorganisation de l'armée, par de grands efforts maritimes, par la reprise de la vieille querelle avec le Danemark, enfin par une attitude plus indépendante en face de l'Autriche, qui, rejetée de l'Italie, reportait toute son activité sur l'Allemagne.

En même temps la Prusse, nation éclairée et libérale après tout, aurait bien voulu faire un pas de plus et seconder le mouvement de réforme de l'Allemagne bourgeoise et universitaire; mais, à ce mo-

ment, c'était trop pour elle ou plutôt pour son gouvernement; c'était se mettre en contradiction trop formelle avec le parti militaire et féodal qui s'était placé à la base du nouveau régime et qui faisait sa principale force.

Toutes les traditions de ce parti se rattachent en effet à la guerre de Sept-Ans et à Frédéric-le-Grand : non pas à Frédéric le philosophe, l'ami des lettres, le convive de Voltaire et de La Mettrie. Non, ce Frédéric-là, suivant le parti féodal, c'est celui des universités, des rhéteurs; il a fait son temps; le nôtre, dit ce parti, c'est le fondateur de la puissance prussienne, l'ennemi de l'Autriche, le conquérant de la Silésie, le vainqueur de Leuthen, de Zorndorf, de Rossbach, si bien continné par Blücher et Gneisenau, les sauveurs de l'Allemagne.

Tel est le sentiment par trop exclusif à son tour qui domine aujourd'hui dans les régions gouvernementales de la Prusse, et dont M. de Bismark s'est fait le vigoureux organe. Sous ses allures excentriques, cet homme d'Etat, si diversement jugé, n'est en fait que le fidèle reflet de son époque et de la partie la plus influente de son pays. S'il abaisse les Chambres, c'est par réaction contre le parti qui voudrait rompre avec les plus chères traditions de la monarchie. Il parle à l'Allemagne dans le même sentiment quand, pour capter ses suffrages, il l'excite à être, non pas plus libre et plus honnête, mais plus grande, plus forte, à se donner une nombreuse armée, de vastes côtes, de puissantes flottes. Tout cela doit être, ajoute-il, purement allemand. Par conséquent pas de Slaves, pas de Madgyares, pas d'Italiens, pas d'Autriche altérée de pouvoir, pour veiller aux destinées de l'Allemagne, mais une puissance vraiment germanique comme la Prusse. C'est dans cet esprit que le gouvernement de Berlin mit la main à diverses tentatives de réformes du Pacte fédéral, soit par la voie de la Diète et des cabinets, soit par ces solennelles entrevues de souverains encore présentes à toutes les mémoires. Mais sur ce terrain les hommes d'Etat prussiens, si habiles qu'ils soient, virent échouer leurs démarches contre l'habileté plus déliée encore de la diplomatie autrichienne. Celle-ci serra son jeu; la Prusse vit successivement se fermer devant elle toutes les issues, et ce fut François-Joseph, et non Guillaume Ier, qui réussit enfin, en 1863, à grouper autour de lui à Francfort les représentants de toutes les dynasties de l'Allemagne.

Toutefois, M. de Bismark s'était réservé par devers lui quelques grosses cartes. La plus facile à jouer était la question des duchés de l'Elbe, qu'on pouvait à tout instant reprendre au point où les cauteleux arrangements de 1852 l'avaient laissée. Cette querelle fut donc ravivée. La Prusse entre en campagne contre le Danemark, et l'Au-

triche n'hésite pas à suivre sa rivale, autant pour la surveiller, il est vrai, que pour la seconder. En quatre jours la guerre est déclarée et commencée. La Diète, ébahie d'une rapidité si peu nationale, veut savoir ce qu'il en est; on lui passe sur le corps, ainsi qu'à ses troupes dans le Holstein, et nous voyons alors se dérouler ce lamentable épisode de l'histoire de notre temps, dans lequel un brave et honnête petit peuple tombe victime de la cupidité de deux puissants Etats, malgré le droit des gens, les protocoles de l'Europe et les lois de la Confédération germanique !

Les trois autres grandes puissances, chose pénible à dire, laissérent s'accomplir en silence cette œuvre d'iniquité; elles empêchèrent même que la Suède ne portât secours au Danemark assailli.

On connaît l'issue de la triste guerre de 1864. Déclarée sur des motifs iniques, poursuivie dans un but inavouable, les dépouilles arrachées de la couronne danoise devinrent bientôt embarrassantes pour les vainqueurs. La Prusse voulait tout simplement absorber les duchés et agrandir l'Allemagne en se les incorporant. « Mais objecte l'Autriche, déjà dès l'été de 1864, l'Allemagne, c'est nous, et non pas vous seulement, » et elle retrouve contre la solution berlinoise maints scrupules et maintes raisons qu'elle avait totalement oubliés quand elle participait au coup d'Etat contre la Diète de Francfort. M. de Bismark invoque alors d'autres arguments. Des millions de thalers sont offerts à l'Autriche, que celle-ci refuse, malgré la détresse de ses finances. Berlin se fâche, fait des reproches amers sur l'oubli des services rendus en 1859, menace d'une rupture et fait parvenir à Florence certaines ouvertures ardemment accueillies. La cour de Vienne reste inflexible. Il s'agit au fond de la couronne du futur empire d'Allemagne; l'enjeu est assez beau pour faire oublier cette fâcheuse année 1859. La Prusse voit qu'elle fera mieux de se radoucir; elle prie de nouveau; elle supplie; elle cajole; surtout elle tient toujours ses trésors à la disposition de sa vieille alliée.

Un Habsbourg, s'il est quelquefois ingrat, n'est pourtant pas de pierre. L'empereur d'Autriche consentit enfin à une entrevue avec le roi de Prusse en août 1865, et de là sortit la fameuse convention de Gastein. Cet acte posait une première base d'arrangement qui pouvait facilement amener plus tard une solution définitive.

Le Lauenbourg passe à la Prusse moyennant deux millions et demi de thalers qu'elle paie à l'Autriche; Kiel et Rendsbourg deviennent forteresses fédérales avec garnisons prussiennes. Le Schleswig-Holstein reste jusqu'à nouvel ordre une possession commune des vainqueurs, le Schleswig administré par la Prusse, le Holstein par l'Autriche.

Cette entente semblait devoir assurer la paix; c'est elle cependant qui a produit l'état de guerre dans lequel se trouve maintenant enveloppée la moitié de l'Europe.

*
* *

Par la convention de Gastein la Prusse avait enfin obtenu un premier succés; ce succés ne fit que redoubler son ardeur. Des offres de plus en plus séduisantes furent faites à l'Autriche, se résumant en millions de florins et en compensations territoriales. De celles-ci il serait fort instructif de connaître le détail. Sur quelles frontières auraient-elles porté? En Silésie seulement, ou bien aussi éventuellement en Saxe, en Turquie, dans les Principautés danubiennes, en Italie? Il ne serait pas digne des appétits connus de M. de Bismark d'avoir promis une plus large part de son propre territoire que de celui d'autrui. La révolution des provinces roumaines et l'élection du prince de Hohenzollern à ce nouveau trône furent-elles étrangéres à ces négociations? Mystéres que l'avenir éclaircira peut-être. Quoi qu'il en soit, le gouvernement autrichien continua de faire la sourde oreille, et de se maintenir sur le terrain de la légalité en réclamant pour la Confédération germanique seule le droit de résoudre la question des Duchés. En attendant, le *statu quo* y régnait.

La Prusse alors changea ses batteries et revint aux procédés d'intimidation, car nous ne saurions admettre que des hommes chargés d'une responsabilité aussi lourde se laissent aller à de véritables colères. Elle se rapprocha ouvertement de l'Italie, récemment reconnue, et fit de son mieux la cour à la France. Après avoir soutenu avec une rare énergie les prétentions légitimes de l'Italie dans la question de son traité de commerce avec le Zollverein, et avoir amené de cette façon la reconnaissance virtuelle du nouveau royaume par tous les Etats de la Confédération germanique — à l'exception de l'Autriche, bien entendu — des relations plus étroites furent nouées avec le cabinet de Florence, lequel accrédita à Berlin un attaché militaire dans la personne du général Govone.

Cette évolution décisive devait en amener une pareille de la part de l'Autriche. Le cabinet de Vienne fit donc un mouvement correspondant vers les Etats secondaires de l'Allemagne, vers la Diète, dont il se déclara le plus respectueux défenseur, et enfin vers le duc d'Augustenbourg, qui put librement recevoir dans le Holstein autant d'ovations sous la protection du général de Gablenz, qu'il avait subi de vexations dans le Schleswig de la part du général de Manteuffel.

Dès ce moment, c'est-à-dire dès les premiers jours de 1866, les

relations privées et confidentielles entre les deux cabinets de Vienne et de Berlin prirent un ton d'extraordinaire aigreur, qui acquit bientôt, dans les dépêches de M. de Bismark, tout le caractère d'une provocation. Qu'il en sorte la guerre ou le maintien de l'état actuel, une chose est certaine, c'est que l'ancienne alliance entre la Prusse et l'Autriche est bien et dûment rompue, et que cet événement n'est pas moins important dans l'ordre politique européen que la rupture survenue dix ans auparavant entre l'Autriche et la Russie.

Une note circulaire prussienne du 24 mars fit encore monter le diapason. Cette note, feignant l'alarme au sujet de mystérieux mouvements de troupes qui avaient lieu en Bohême, invitait les cours secondaires de l'Allemagne à déclarer de quel côté elles se rangeraient dans le cas d'une lutte armée entre les deux grandes puissances allemandes. On sait que, pour toute réponse, M. de Bismark fut renvoyé à l'article XI de l'Acte fédéral [1]; sa dépêche, loin de faire croire aux intentions agressives de l'Autriche, n'eut d'autre effet que de corroborer les prévisions des hommes politiques qui prêtaient à la Prusse l'intention de vider, l'épée à la main, la querelle des duchés.

Le 31 mars, l'Autriche rompit enfin la première le silence que gardaient publiquement l'un vis-à-vis de l'autre les deux cabinets. Dans une note portant cette date M. de Mensdorff explique par des troubles récemment survenus en Bohême les mouvements militaires qui ont inquiété M. de Bismark. L'empereur François-Joseph y donne d'ailleurs sa parole qu'il n'a jamais songé à attaquer la Prusse.

Celle-ci répond, le 5 avril, que les désordres de Prague et des environs ne pouvaient légitimer un déploiement de forces si considérable, ni expliquer pourquoi ces forces étaient échelonnées sur la frontière prussienne; en conséquence, on s'était à Berlin vu obligé de prendre des mesures de précaution; le roi Guillaume donnait d'ailleurs également sa parole qu'il n'avait jamais songé à attaquer l'Autriche.

Le 7 avril, vive réplique de M. de Mensdorff. Ce n'est pas l'Autriche, dont les sentiments pacifiques sont connus, qui a fait naître les premières appréhensions de guerre; ce sont les actes, l'attitude et les paroles du ministre du roi Guillaume: on ne donnera pas sur

(1) Voici le texte de cet article XI :

« Les Etats confédérés s'engagent à ne se faire la guerre sous aucun prétexte et « à ne point poursuivre leurs différends par la force des armes, mais à les soumettre « à la Diète. Celle-ci essaiera, moyennant une commission, la voie de la médiation. « Si elle ne réussit pas et qu'une sentence juridique devienne nécessaire, il y sera « pourvu par un jugement *austrégal*, auquel les parties litigeantes se soumettront « sans appel. »

ce point le change à l'opinion européenne; les mesures militaires prises par l'Autriche ne sont pas de celles qui précèdent une *grande guerre*, aucune concentration *notable* de troupes n'a eu lieu; si d'ailleurs, à Berlin, on est réellement désireux du maintien de la paix, qu'on y désarme! Une attaque imprévue de l'Autriche n'est point à craindre: la parole impériale est engagée.

Habemus confitentem reum, riposte le 15 avril M. de Bismark; vous avouez avoir fait les premiers préparatifs militaires, pourquoi désarmerions-nous les premiers? Si l'empereur François-Joseph a donné sa parole qu'il ne nous attaquerait pas, le roi Guillaume a donné la sienne que vous ne seriez pas attaqué par nous. Nous acceptons le désarmement, mais vous en prendrez l'initiative.

Soit, répond le 18 avril M. de Mensdorff. Nous consentons à vous précéder de vingt-quatre heures; le 25 avril, un ordre impérial enjoindra aux régiments massés en Bohême de rentrer dans leurs anciennes garnisons, et, le lendemain, vous diminuerez à votre tour l'effectif de vos troupes récemment augmenté.

M. de Bismark réplique le 21 avril qu'il ne saurait s'engager par aucune date; mais qu'il suivra l'Autriche pas à pas dans la voie du désarmement. Depuis cette époque on sait ce qui est arrivé, et comment le désarmement auquel l'Europe a cru pendant deux ou trois jours a fait place en Autriche, en Prusse et en Italie à la mobilisation aujourd'hui effectuée de plus d'un million d'hommes!

Mais nous ne sommes pas au bout. Pour briser les résistances qu'il trouvait auprès des Etats secondaires, M. de Bismark, le 6 avril, lance au travers du vieil échafaudage de la Diète germanique la bombe révolutionnaire qu'il tenait en réserve. Ce contempteur des droits du Parlement prussien demande la convocation d'un Parlement allemand nommé par le suffrage universel, lequel examinera des propositions de réforme du pacte fédéral. L'Autriche déclara, le 9 avril, ne pas s'opposer à un projet de réforme; mais elle ajouta que ce projet devait passer préalablement par les voies légales de la Diète. Celle-ci en fut aussitôt nantie, c'est-à-dire qu'elle s'occupa aussitôt de l'enterrer.

Sur cela un temps d'arrêt se fit, et des rumeurs pacifiques vinrent un peu rassurer les esprits craintifs.

La Prusse et l'Autriche, s'estimant toutes deux à leur juste valeur et se connaissant réciproquement en fait d'aptitude aux coups de main, avaient sagement pris de secrètes mesures de prudence l'une contre l'autre. Nous venons de rappeler que quelques mobilisations de troupes avaient eu lieu en Bohême et vers Cracovie, sous prétexte de protéger des juifs que l'on y molestait! Des achats de chevaux,

des nominations de cadres, des formations de magasins, des armements de forteresses se faisaient des deux côtés sur une large échelle. La chose était assez naturelle, car, des deux côtés, des avant-gardes se trouvaient à portée de fusil. Bien plus: les garnisons de Mayence et de Francfort comptent des Prussiens et des Autrichiens logés côte à côte. Dans le Holstein un corps de 4 à 5000 Autrichiens est gardé en quelque sorte à vue par 12,000 Prussiens. Une querelle de caserne peut s'y allumer facilement, et de part et d'autre on voudrait être à même de soutenir ses gens. Les préparatifs sont plus naturels de la part de l'Autriche, puisqu'elle est éloignée de ces premièrs théâtres probables de guerre, tandis que la Prusse les a, au contraire, chez elle ou à ses portes.

C'est à ce moment qu'une troisième puissance entre à son tour dans le conflit.

Tout en cherchant à calmer les appréhensions de M. de Bismark, le gouvernement autrichien avait demandé, comme en passant, que l'on ne prît pas ombrage à Berlin des armements défensifs qu'il était obligé de faire en Vénétie contre les mouvements menaçants de l'Italie.

L'Italie, qui se présente ici assez inopinément, ne nous occupera pas longtemps. Sa situation est franche et nette. Elle veut accomplir ses destinées, et elle le proclame hautement; elle veut être indépendante de l'étranger; elle veut délivrer la Vénétie du joug des Autrichiens, et la Haute-Italie du péril incessant qui la menace tant que le quadrilatère du Mincio et de l'Adige est entre les mains d'une armée hostile. Une bonne occasion se présente d'entrer en lutte, occasion qu'elle a peut-être cherchée et créée dès 1864, lors du voyage du général Lamarmora en Allemagne, suivi de celui de M. de Bismark à Biarritz.

Elle en profite comme elle aurait profité de l'insurrection vainement attendue de la Hongrie, de l'échauffourée du Frioul ou d'autres complications. L'analogie des situations rapprochait forcément la Prusse de l'Italie, politiquement parlant; il est donc naturel qu'elles veuillent toutes les deux se faire céder par l'Autriche, en cherchant à l'intimider, ce qu'elles ne peuvent obtenir par d'autres moyens. De là sans doute le bruit répandu d'un traité offensif et défensif entre les gouvernements de Florence et de Berlin, secrètement approuvé par le gouvernement français. De là aussi l'envoi d'un diplomate italien, M. Visconti-Venosta, qu'accompagnait le fils du célèbre comte Arese, pour négocier à Vienne, a-t-on prétendu, la cession de la Vénétie.

Sans doute, une alliance de la France, de la Prusse et de l'Italie constituerait une puissance colossale; mais jusqu'à présent le fait —

malgré le discours d'Auxerre — est loin d'être encore prouvé, et d'ailleurs l'Autriche, avec l'Allemagne derrière elle, n'est pas une force à dédaigner. L'Autriche a en outre pour elle la légalité stricte, quand on ne tient pas compte des origines du débat. Elle se croit dans son bon droit en Vénétie comme en Holstein, quoique l'un soit la négation de l'autre. Elle ne s'est donc pas laissé intimider. Elle a refusé de recevoir les négociateurs italiens en les renvoyant au traité de Zurich, et elle a saisi le prétexte du faux bruit d'une attaque des corps-francs italiens sur Montanara, le 18 avril, pour mettre sur le pied de guerre son armée de Vénétie, considérablement renforcée.

Le gouvernement italien vient à son tour, par dépêche du 24 avril, de signaler ces dangers à l'Europe, et de faire savoir qu'il était obligé d'y répondre en mettant sa marine et son armée sur le pied de guerre. Ces mesures sont en pleine voie d'exécution, au grand enthousiasme de la nation et des Chambres. Celles-ci ont voté, le 2 mai, des pleins-pouvoirs au ministère pour parer à tous les besoins financiers de la situation. La Banque a fourni au Trésor une somme de 250 millions, et le cours forcé des billets a été décrété. Des troupes sont en mouvement vers le Mincio, et la circulation en chemin de fer vient d'être suspendue à Desenzano. Enfin, un corps de 20 bataillons de volontaires s'organise sous le commandement de Garibaldi et sous la direction immédiate du gouvernement. L'Autriche proportionnant naturellement ses armements en Vénétie à cet élan belliqueux de l'Italie, se trouva obligée à des apprêts de guerre qui ne peuvent point se localiser à cette seule frontière.

D'autre part, la Prusse, à qui nous devons maintenant revenir, s'alarma, et à juste titre, de ces immenses mouvements. Que les armées autrichiennes sur pied de guerre soient en Vénétie, en Styrie ou en Bohême, le péril pour la Prusse est à peu près le même. Au moyen des chemins de fer le changement de front peut s'opérer en cinq à six jours, et si l'Autriche a réellement des intentions agressives contre la Prusse, celle-ci peut-être sérieusement menacée. Elle l'est d'autant plus que deux des principaux Etats secondaires de l'Allemagne, la Saxe et la Bavière, font aussi leurs armements et s'annoncent à peu près comme des avant-gardes autrichiennes.

Le gouvernement prussien prenant ouvertement en main la cause de l'Italie, demanda donc à l'Autriche, par dépêche du 27 avril, de rétablir le pied de paix sur toutes ses frontières; en outre il somma la Saxe de désarmer.

L'Autriche répondit le 30 avril qu'elle désarmera aussi en Vénétie si les puissances lui donnent l'assurance que l'Italie ne l'attaquera

pas. La Saxe nia des armements agressifs de sa part et invoqua la protection fédérale.

Cette protection lui a été en quelque sorte accordée dans la séance du mercredi 9 mai, par 10 voix contre 5.

Ces deux répliques ont nécessairement porté la question hors du domaine direct des cabinets quasi-belligérants. A Francfort, ainsi qu'à Londres, à Paris et à St-Pétersbourg, on examine ce qui peut se faire, à cette occasion, pour le maintien de la paix. De là le bruit de la réunion possible d'un congrès et un faible répit dans le cours des nouvelles guerrières, mais sans suspension des armements; ces armements au contraire, sont poussés, dans les trois camps, avec une égale vigueur.

Que pourra-t-il sortir des négociations des trois puissances neutres? Quel est l'intérêt de chacune d'elles dans ce conflit? C'est ce que nous essayerons d'examiner.

*
* *

Nous avons dit que les gouvernements de France, de Grande-Bretagne, de Russie et la Diète de Francfort se trouvaient plus ou moins officiellement appelés à prendre une position dans le conflit austro-prusso-italien.

On sait de reste que Francfort ne parlera que par la voix même de l'Autriche, mais que son opinion n'aura pas grand poids, à moins que la Diète, mettant une fois de côté ces perpétuelles incertitudes et se dégageant des rouages vénérables qui l'entourent de toutes parts, ne décrète la mobilisation de toute l'armée fédérale. Mais, dans ce cas, la sécession de la Prusse est certaine, et la guerre rendue plus inévitable encore.

De l'Angleterre il n'est pas difficile de pressentir l'opinion, malgré la réserve inaccoutumée de sa tribune et de sa presse. L'Angleterre n'a rien à redouter, au fond, des conséquences rationnelles et du but même du conflit soulevé par la Prusse. Qu'il se fonde ou non un puissant empire germanique, qu'il soit entre les mains de la Prusse, dans celles de l'Autriche ou de tout autre Etat de l'Allemagne, peu lui importe, aussi longtemps que le nouvel empire n'aura qu'en rêve ses flottes et ses colonies. Forte ou morcelée, unitaire ou fédérative, l'Allemagne ne sera jamais pour l'Angleterre une rivale et pourra devenir une fois de plus son alliée. Une Allemagne assez homogène pour tenir en échec la Russie d'un côté et la France de l'autre serait en somme plus favorable que nuisible à la politique traditionnelle du gouvernement anglais.

Mais le chemin pour arriver à ce résultat est scabreux, et c'est ce qui excite les appréhensions britanniques. Avant d'atteindre à l'influence et à la grandeur à laquellle elle aspire, l'Allemagne devrait nécessairement passer par une douloureuse période de faiblesse et de déchirement. Pendant ce temps, ses puissants voisins ne s'empresseront-ils pas de faire naître quelque occasion de s'arrondir à ses dépens? Voilà ce que craint surtout l'Angleterre. La Russie, suivant la mesure de faveurs qu'elle accorderait aux divers belligérants, en obtiendrait sans doute quelques dépouilles opimes, et, dans tous les cas, elle ne manquerait pas de profiter de la perturbation générale pour avancer ses affaires en Orient. La France ne pourrait pas non plus laisser s'agrandir l'une quelconque des puissances allemandes sans réclamer un accroissement correspondant de territoire, et sans saisir cette nouvelle occasion de déchirer un nouveau lambeau de ces traités de 1815, contre lesquels l'empereur Napoléon vient de protester avec tant de retentissement. Les provinces rhénanes, Gênes, la Sardaigne, une portion de la Belgique, Anvers même, pourraient lui paraître de bonne prise et servir à reculer un peu ces frontières de 1790 que la coalition lui avait durement imposées après le désastre de Waterloo.

Or l'agrandissement de la France et de la Russie, surtout en pays contigus à la mer, ne peut être indifférente à la puissance britannique; une alliance entre ces deux empires semblable à celle dont il fut un peu question en 1858 et en 1859, et soutenue à un moment donné par les Etats-Unis, pourrait enlever définitivement à l'Angleterre le sceptre des mers et la ruiner dans le nouveau comme dans l'ancien monde. Nous ne doutons donc nullement que le cabinet de Londres ne fasse tout son possible pour empêcher la guerre d'éclater. Mais il aurait mieux fait d'empêcher celle qui en a été la cause, c'est-à-dire la spoliation du Danemark. Il est aujourd'hui un peu tard pour déplorer, même dans la Chambre des lords, la faute que l'on a commise à cette époque, ou la faiblesse dont on a donné une preuve si éclatante.

La Russie est traditionnellement attachée à la division de l'Allemagne en nombreuses dynasties. C'est par elles que le vieil empire moscovite s'est peu à peu relié à l'Europe et y exerce son influence. La Russie doit donc désirer le maintien du *statu quo* et la prolongation de la paix.

A cet effet elle pencherait volontiers du côté de l'Autriche, si celle-ci voulait se montrer plus souple dans sa politique à l'égard de la Turquie et marcher moins d'accord, dans les questions d'Orient, avec les gouvernements du Foreign-Office et de la Sublime-Porte.

La France a, par rapport à la centralisation de l'Allemagne, des intérêts assez semblables à ceux de l'empire russe. Elle ne saurait voir avec contentement ces efforts vers l'unité germanique couronnés de succès. En outre, la réalisation de cette unité menace l'unité française actuelle, et la seule tendance du mouvement allemand part déjà d'un sentiment qui lui est hostile. Si l'Allemagne veut être grande et forte, ce n'est pas sans doute pour le vain plaisir de s'admirer dans sa grandeur; c'est pour pouvoir plus vigoureusement peser sur ses voisins. Le premier acte patriotique de la Grande-Allemagne serait de se donner, au nom de ses aspirations maritimes, toutes les côtes à sa portée, d'achever l'invasion du Danemark et de pousser du côté de la Hollande; le second serait de revendiquer la Lorraine et l'Alsace avec une partie de la Suisse; le troisième de reconquérir la Vénétie pour être maîtresse de l'Adriatique, de recommencer en un mot cette longue histoire dont Tacite écrivait l'introduction il y dix-huit siécles.

De tous les voisins de l'Allemagne, l'empire français est donc celui qui a le plus de motifs de redouter la reconstitution de cette grande race en un seul corps politique sur les bases projetées par le gouvernement prussien. C'est ce que M. Thiers vient de faire éloquemment ressortir dans son discours au Corps législatif. Toutefois, de l'admirable exposé qu'il a fait de la situation générale, l'éminent historien ne nous semble pas avoir tiré les justes conclusions que ses prémisses faisaient attendre. Après avoir énergiquement stigmatisé la conduite des deux grandes puissances allemandes, de la Prusse surtout, à l'égard du Danemark, il a demandé, non moins ardemment, que la France usât de son pouvoir pour empêcher la guerre, et qu'elle envoyât à cet effet un *veto* formel à Florence et à Berlin.

Sans doute si la guerre se terminait toujours par des victoires, et si de celle qui s'apprête devait fatalement sortir un Charles-Quint avec M. de Bismark pour premier ministre et l'Italie à ses pieds, les craintes de M. Thiers seraient justifiées. Mais il est plus que probable que ses espérances ne se réaliseront pas.

D'abord il y a deux intérêts bien distincts dans le camp auquel M. Thiers reproche la préméditation d'une offensive qu'il voudrait arrêter. Il y a la Prusse qui veut révolutionner et confisquer ses compatriotes allemands, parce qu'ils s'opposent à ce qu'elle s'annexe les duchés conquis au nom de l'Allemagne, et il y a l'Italie, si longtemps opprimée, et qui ne demande qu'à achever sa libération de la domination étrangère. Les deux cas, ce nous semble, sont bien différents au seul point de vue du droit et de l'équité. Au point de vue des intérêts spéciaux de la France, la différence n'est pas moins notable.

Si les succès redoublés de la Prusse peuvent à certains égards

devenir menaçants pour la France, ceux de l'Italie lui seraient au contraire avantageux. La France est la première intéressée à mettre toute l'épaisseur de l'indépendance italienne entre elle et l'empire d'Autriche. Une fois rendue à elle-même et à une politique normale, l'Italie sera toujours plus facilement l'alliée de la France, sa voisine, sa coreligionnaire, que de l'Allemagne, avec laquelle elle a si peu de points de contact.

Puis M. Thiers doit savoir, lui qui a si clairement décrit tant de guerres, que les guerres ne se déroulent pas toutes comme d'agréables romans. Il nous montre, au contraire, qu'elles comportent maintes vicissitudes, maints retours de fortune, que les coalitions s'y nouent et s'y dénouent avec une égale facilité, et qu'en somme ce sont les réserves fraîches qui portent les coups décisifs, sur les champs de bataille comme dans les salons de la diplomatie. Pourquoi donc supposer que M. de Bismark n'a qu'à faire de grandioses plans de campagne pour les voir se réaliser et au-delà? Si la Prusse est déjà si puissante, est-ce le veto de Paris qui l'arrêtera? Et si elle ne s'arrête pas, lui fera-t-on une bonne guerre pour calmer son ardeur? Où serait alors le droit? où serait l'intérêt de la paix qu'on invoque? Non, la France peut agir plus habilement. Si elle a ce pouvoir de prévenir la guerre que M. Thiers lui attribue, elle aura plus encore celui, une fois la guerre commencée, de la faire tourner à son profit, et de rétablir l'ancien équilibre européen sur d'autres bases que celles des Actes de 1815. De sa position neutre, elle assistera l'arme au bras à la lutte de son plus ancien antagoniste sur le continent contre son plus dangereux adversaire dans l'avenir. Voir ses ennemis s'entre-détruire, tout en courant la chance d'aider à la prospérité et au développement des forces d'un fidèle allié; les voir en train d'amener, par leur prope sang et par leur propre folie, la réalisation de la promesse solennelle de cette délivrance jusqu'à l'Adriatique, faite en 1859, sans qu'il en coûte aujourd'hui à la France autre chose qu'une neutralité vigilante, assurément c'est là la plus riante perspective qui se soit jamais présentée à la politique intelligente d'une grande nation.

Nous ne pensons donc pas que le gouvernement de Napoléon III doive faire beaucoup d'efforts pour le maintien du *statu quo,* tout comme nous doutons qu'il tarde longtemps, si les circonstances l'exigent, à profiter de la liberté d'action qu'il a eu le soin de revendiquer et de s'assurer.

Les choses suivront donc le cours qu'on veut leur donner à Berlin et à Florence, et il serait oiseux de répéter que c'est vers la guerre, et non vers la paix, que nous marchons à grands pas.

II

Du théâtre de la guerre.

Sur deux principaux théâtres et sur plusieurs secondaires se dérouleront sans doute les événements militaires.

Les deux principaux théâtres seront la Haute-Italie et ses abords d'une part, et le pays allemand situé sur les cours supérieurs et moyens de l'Elbe et de l'Oder, c'est-à-dire surtout le royaume de Saxe, la Silésie, la Moravie et la Bohême. Les théâtres secondaires seront sans doute fournis par la Dalmatie, l'Illyrie, le Tyrol, le Holstein et l'Allemagne centrale. Sur ce dernier les opérations accessoires pourraient facilement devenir les plus importantes.

En Vénétie le centre de la puissance autrichienne se trouve dans le fameux quadrilatère de Vérone et Legnago sur l'Adige, de Peschiera et Mantoue, plus en avant sur le Mincio, places soutenues par d'autres échelonnées en arrière sur les lignes de communication de la Vénétie avec le reste de l'empire. Ces lignes de communication sont au nombre de deux capitales, longeant les deux versants des Alpes noriques et se rencontrant à Vérone presque à angle droit; une par la Vénétie et l'Illyrie; l'autre par le Haut-Adige, le Tyrol et le Salzburg. Toutes deux sont dotées d'un chemin de fer. En 56 à 58 heures on fait le trajet de Vienne à Vérone. Le chemin du sud passe par Vicence, Padoue, Venise, Trévise, Trieste, Laybach, Gratz, Bruk; celui du nord par Trente, Botzen, Inspruck, Salzburg, Lintz. Entre Botzen et Inspruck il y a l'interruption du col de Brenner.

Trieste est encore relié à la région transalpine et à Villach, sur la Drave, par les deux bonnes routes de la Ponteba, dans la vallée du Tagliamento, et de Predile, dans celle de l'Isonzo, aboutissant au col du Tarvis, au sud de Willach. Trieste, grand port en outre, est donc un point stratégique important, le plus important sur la ligne de communication du Sud. Mais l'Illyrie fait partie de la Confédération germanique, et il restera à savoir si les Italiens comprendront aussi ce territoire dans leur offensive ou non. En 1859 il devait être ménagé par les alliés, ce qui n'a pas empêché l'Allemagne de se mobiliser contre eux; aujourd'hui les circonstances sont toutes différentes, et que l'Italie opère sur le territoire fédéral autrichien ou pas, son adversaire n'en aura pas moins, semble-t-il, l'appui officiel de la Confédération.

Sur la ligne du nord, Botzen constitue un point stratégique correspondant à l'importance de Trieste. Botzen est sur le chemin de fer, à 5 heures de trajet de Vérone et à cinq étapes d'Inspruck. A Botzen aboutit aussi la route venant de la vallée de la Drave, de Klagenfurt et Willach, par le col de Toblach. Cette route, parcourant les versants septentrionaux des Alpes, de Laybach à la frontière suisse, forme ainsi une sorte de chemin couvert entre les deux grandes lignes d'opération de l'Autriche vers l'Italie. De cette transversale se détache au col même du Toblach une autre voie vers le sud, qui peut avoir une haute valeur; c'est celle descendant de la vallée de l'Eisach dans la vallée de la Piave par le col d'Ampezzo et la vallée de la Boita. Cette route permet de maintenir ainsi les communications de Botzen avec la Vénétie, dans le cas où la route de l'Adige serait interceptée. A l'ouest de Botzen la transversale se prolonge vers les frontières du canton des Grisons. Là, à Pradt, un peu au-dessus de Glurns, elle se bifurque en deux directions, une au sud, la magnifique route du Stelvio, la plus élevée de l'Europe, et qui, de l'Adige, vient tomber dans la Valteline; l'autre au nord traverse le défilé de Finstermuntz pour aller rejoindre, à Landeck, la route d'Inspruck à Bregenz. Enfin de la région entre Botzen et Trente se détache vers l'ouest et le sud une autre route stratégique importante, celle du Tonale, aboutissant par le val de la Noss dans la vallée de l'Oglio et à Bergame. Le Stelvio et le Tonale menacent ainsi le flanc gauche et le revers d'une armée italienne qui se porterait sur le Mincio. Mais les crêtes de ces cols sont entre les mains de l'Italie depuis le traité de Zurich.

Ajoutons qu'Inspruck est relié au grand réseau allemand par le chemin de fer de Munich et de Salzbourg d'un côté et de l'autre par la bonne route du Vorarlberg, Landeck-Bregenz, qui, en six étapes, atteint le réseau du lac de Constance. On se rappellera qu'en 1848 c'est de cette direction qu'arriva à l'Autriche l'utile concours de la Bavière, et qu'en 1859 les troupes du 1er corps autrichien (Clam-Gallas) arrivèrent de la Bohême en Italie par Munich.

Ainsi en considérant la zone Laybach-Klagenfurt-Willach-Botzen-Inspruck-Landeck, comme leur base contre l'Italie, les Autrichiens ont sept voies principales pour pénétrer sur le théâtre immédiat des engagements probables, à savoir: le Stelvio, le Tonale, l'Adige, l'Ampezzo, la Ponteba, le Predile ou Preth, le chemin de fer de Trieste, sans parler de la voie de mer, que la supériorité navale de l'Italie leur ferme.

Quant au quadrilatère lui-même sa configuration correspond bien aux

avantages de sa double ligne de communication ; il a aussi un double front formé par de fortes lignes naturelles de défense. Un front vers le sud couvert par le Pô, puis par le cours inférieur de l'Adige, puis plus en arrière encore par les contreforts des Alpes ; un front vers l'ouest couvert par le Mincio, en arrière duquel se trouvent les lignes successives de l'Adige (cours moyen), de la Brenta, de la Piave, du Tagliamenta, de l'Isonzo. Les quatre places du quadrilatère communiquent entr'elles par voie ferrée, ainsi qu'avec toutes celles immédiatement plus en arrière, sauf Brixen.

Vérone, à cheval sur un coude de l'Adige, est une grande place avec enceinte continue et un camp retranché de 20 ouvrages détachés intérieurs, et de 14 extérieurs. Sur la droite de l'Adige il y a 7 fronts bastionnés réguliers, mais l'enceinte de la rive gauche suit très irrégulièrement les contreforts de la montagne. Cinq ponts traversent la rivière et cinq portes s'ouvrent sur Peschiera, Mantoue, Vicence, Venise et sur le Haut-Adige, soit les portes de San Zeno, Nuova, Vittoria, Vescaro et San Giorgio. L'armement complet est de plus de 300 bouches à feu, et les casernes peuvent contenir aisémen t 20 mille hommes. Elle a besoin d'une grande armée pour être défendue.

Peschiera est une petite place de cinq fronts bastionnés à l'entrée du du Mincio et sur le lac de Garde ; elle est entourée de quatorze ouvrages détachés.

Mantoue, pentagone bastionné à l'ancien style italien, est enfermée au milieu de trois lacs du Mincio, d'où l'on débouche par 5 digues. La citadelle, séparée de la ville par le Mincio, est aussi un pentagone bastionné et sert de tête de pont. La ville est très vaste ; mais peu de monde suffit à la garder, tout comme un faible effectif peut suffire à la bloquer.

Legnago, à égale distance de Mantoue et de Vérone, est une double tête de pont sur l'Adige, couverte par une enceinte à l'ancien style italien. Elle est loın d'avoir la force des trois autres, et sa garnison de guerre ne se monte qu'à deux à trois mille hommes.

Le système du quadrilatère est complété par le groupe des quatre ouvrages de *Ceraino* fermant le Haut-Adige ; par les quatre forts de *Pastrengo,* appuyant les précédents sur les bords du lac de Garde par où ils auraient été tournables ; et par la tête de pont de *Borgoforte* sur le Pô au sud de Mantoue.

En arrière du quadrilatère se trouvent sur la route de l'Adige les murailles de *Roveredo,* renforcées d'ouvrages détachés, et le fort de *Brixen* entre Botzen et Inspruck. Sur la route de la Vénétie se trouvent les pla-

ces de *Rovigo, Padoue, Venise* avec les ouvrages du *Lido*, de *Chioggia* et de *Malamocco* contre la mer, et le fort *Malghera* dominant les Lagunes; puis *Osopo* et *Palmanova* couvrant *Trieste*, qu'on est aussi en train de fortifier du côté de terre et du côté de la mer; enfin la grande station maritime de *Pola*, port dalmate, à une centaine de kilomètres au sud de Trieste, défendu par une tripe ligne d'ouvrages sur les pointes et sur les îles qui en couvrent l'entrée.

Pour déboucher offensivement de la position du quadrilatère et de ses abords, les Autrichiens ont les routes du Stelvio, du Tonale, du lac d'Idro et du chemin de fer de Peschiera sur leur droite; sur leur centre, celles de Monzambano, de Volta, de Goito, de Mantoue sur Curtatone et de Mantoue sur la tête de pont de Borgoforte; sur leur gauche, les divers passages du Pô inférieur conduisant sur Modène, Bologne, Ravenne.

Dans la première direction ils rencontreraient les points retranchés de Fuentès dans la Valteline, de Lovere dans le val d'Oglio, de Rocca d'Anfo vers le lac d'Idro, et de Brescia sur le chemin de fer; dans la seconde, les lignes de la Chiese, de la Mella, de l'Oglio, du Serio, de l'Adda, du Tessin, de la Sezia et du Pô, avec les places de Cremone, de Pizzighettone, de Plaisance, de Pavie, de Milan, et du réseau d'Alexandrie-Casale-Valence en finale; dans la troisième direction, la grande place de Bologne, et derrière elle les défilés des Apennins et la place d'Ancone.

Les doubles têtes de pont de Crémone et de Plaisance, et une autre en projet vers Casalmaggiore, permettraient aux Italiens, en manœuvrant, de faire tourner à leur avantage l'inconvénient de la coupure que fait dans leur front le cours du Pô.

Toutes ces places, sauf Cremone et Pizzighettone, sont reliées à celles de Gênes et d'Ancone, ainsi qu'à la capitale et à Turin, par le réseau ferré italien. Deux embranchements, d'une dizaine de lieues les deux, suffiraient à y relier aussi Pizzighettone et Cremone.

∴

Le théâtre de la guerre d'Allemagne est plus difficile à déterminer. Il comprendrait tout naturellement le terrain situé entre les deux capitales, Berlin et Vienne, plus spécialement les points où les accidents politiques et militaires amèneraient le gros des armées, et enfin les territoires que chaque partie espèrerait s'approprier ou faire entrer dans

son orbite, c'est-à-dire en somme la Saxe, la Silésie, la Bohême et Moravie, et les petits états du centre situés entre le royaume de Saxe et la pointe méridionale de la Prusse.

Le territoire de la Saxe figure un triangle rectangle. L'hypothénuse s'appuie à la Bavière et à l'Erzgebirge, qui l'en sépare, sur une longueur d'une trentaine de milles allemands (1) d'Ostritz et Zittau à droite, à Œlsnitz et Brambach à gauche. Le côté nord, de deux ou trois milles plus court, d'Ostritz à Leipsig, touche à la Prusse; l'autre côté tourné vers l'ouest, d'une vingtaine de milles, dès Leipsig, qui forme l'angle droit, à Brambach, est contigu encore à la Prusse pour un quart, aux petites principautés d'Altenbourg et de Reuss pour la moitié, et à la Bavière pour l'autre quart. Sur ces deux fronts le territoire saxon n'offre aucune ligne sérieuse de défense, et les routes, chemins de fer et voies ferrées les traversent en abondance. Trois voies ferrées débouchent sur le front occidental, une du nord-ouest de Halle sur Leipsig, une de l'ouest de Weissenfels sur Leipsig, lignes prussiennes qui se relient au réseau exclusivement prussien et à la capitale par la forteresse de Wittemberg. Leipsig est encore abordable du sud par la grande route prussienne de Zeitz et Pegau, et par le chemin de fer d'Altenbourg, qui détache un embranchement à l'est sur Chemnitz au centre de la Saxe. Les forces prussiennes pourraient être basées sur les places de Wittenberg au nord, et d'Erfurt à l'ouest.

Sur le front du nord, la Prusse a aussi trois chemins de fer exclusivement prussiens à sa disposition : à droite celui de Wittemberg à Leipsig par Delitzsch; au centre celui direct de Berlin à Dresde par Dennewitz et Riesa; à gauche celui de l'Oder à Dresde par Gœrlitz et Bautzen; en outre la voie de l'Elbe au centre, sur laquelle la Prusse a la place forte de Torgau. De son côté la Saxe a une ligne ferrée intérieure qui longe tout ce front à une distance moyenne de deux milles, sauf au rentrant de Dresde, qui se trouve à 5 à 6 milles de la frontière. Cette ligne est celle de Zittau à Bautzen par Lobau, puis de Bautzen à Dresde, de Dresde à Leipsig par Riesa, puis de Leipsig à Plauen par Altenbourg, cette dernière sortant plusieurs fois de la frontière. Les points où cette parallèle est coupée par les perpendiculaires au front sont naturellement des points stratégiques et deviendront sans doute le but des premières opérations. Ce sont *Lobau* à la jonction des chemins de Gœrlitz, de Zittau et de Dresde; *Riesa* et ses alentours, point de haute im-

(1) Un mille allemand égale à peu près 6800 mètres. 10 milles allemands font environ 14 lieues suisses.

portance à la jonction des chemins de Dresde, Berlin, Leipsig et Chemniz, et en outre au passage de l'Elbe; *Leipsig* au confluent de l'Elster et de la Pleisse, centre des cinq voies ferrées que nous avons déjà indiquées; *Glauchau* à la jonction du chemin de Chemnitz avec ceux de Schneeberg et de Plauen-Altenburg-Lepisig. En outre la capitale, Dresde sur l'Elbe, d'où se détachent les quatre chemins de Bautzen sur Zittau et Gœrlitz, de Riesa sur Berlin et Leipsig, de Freiberg au sud-ouest, et de Prague le long de l'Elbe. Ce dernier passe sous la forteresse de *Kœnigstein*, à l'entrée des montagnes à quatre mille de Dresde, place qui serait très utile contre l'Autriche, mais qui ne peut servir, contre la Prusse, que de blockhaus à la monarchie saxonne.

La Silésie est contigüe à l'Autriche, soit aux provinces de Bohéme, de Moravie, de Silésie autrichienne et de Cracovie sur une longueur d'une cinquantaine de milles. La frontière est formée par les crêtes du Riesengebirge et des Sudètes, qui rendent le pays fort accidenté. Son comté de Glatz n'est qu'à 35 milles de Vienne. L'Oder, qui traverse toute la Silésie et sa capitale Breslau, ne peut compter comme ligne de défense que pour la portion du territoire située sur la rive droite. Au contraire, son cours supérieur et quelques-uns de ses affluents forment les passages par lesquels on communique à travers la frontière et vers les affluents de l'Elbe. Ce sont entr'autres la Peilau, la Lohe, l'Ohlau, la Neisse, la Steinau, la Zinna. Les débouchés de ces vallées dans celle de l'Oder sont gardés par une ligne de places fortes : *Schweidnitz*, sur la route directe de Breslau à Prague; *Silbersberg* et *Glatz* sur la route de Breslau à Vienne; plus à l'est *Neisse* sur le cours d'eau de ce nom, et enfin *Kosel* sur le Haut-Oder, sans compter plusieurs forts de montagne. Des voies ferrées relient toutes ces places entr'elles et à Breslau, sauf Glatz et Silberberg, qui n'en sont distantes que de quelques milles. Breslau, au centre du réseau, réunit quatre rayons, dont trois vers l'Autriche ayant des ramifications plus ou moins nombreuses.

La grande ligne de Cracovie à Berlin par Oppeln, Brieg, Breslau, Liegnitz, Bünzlau, traverse la Silésie dans toute sa longueur en courant à peu près parallèlement à la frontière autrichienne.

De *Bunzlau* se détache au nord la ligne sur Francfort et Berlin, à l'ouest celle sur Gœrlitz, au sud un rayon longeant le versant septentrional de l'Erzgebirge sur Landshut. De *Liegnitz* se détache au sud un rayon sur Schweidnitz et Falkenstein, qui atteint à 2 milles de Silberberg. De *Breslau* se détache un rayon sur Landshut, croisant le précédent sous Schweidnitz, qui est ainsi un carrefour de quatre lignes. De

Oppeln se détache au sud le chemin de fer de Vienne passant tout près de Kosel, puis à Ratibor, et franchissant la frontière à *Oderberg* où se raccorde aussi le chemin direct de Vienne à Cracovie. Un point important de cette zone est *Ratibor* entre Kosel et Oderberg, où la ligne ferrée passe l'Oder, et d'où se détache au nord un embranchement parallèle au front sur *Lobschütz;* à un mille en arrière de Ratibor se détache au sud-est un autre embranchement vers Cracovie par Ribnick. Toute cette extrémité de la Silésie est en somme couverte de chemins de fer, dont le principal carrefour est à *Kattowitz*, bifurcation de six lignes et embranchements tout près de la jonction des trois territoires prussien, autrichien et russe.

La Bohême forme un rectangle qui s'avance au nord-ouest sur l'Allemagne à peu près comme la Silésie pénètre vers l'Autriche en sens contraire. Nous connaissons déjà sa frontière saxonne, l'Erzgebirge; au sud-ouest, c'est-à-dire dès Eger à Passau sur le Danube, elle est bornée par la Bavière, dont elle est séparée par la forêt de Bohême. Au sud-est elle se relie à l'empire et à la grande place de Lintz par la Moravie, capitale Brün. Nous connaissons aussi sa frontière du nord-est contigue à la Silésie prussienne, et qui se continue par la bande de la Silésie autrichienne, par l'extrémité occidentale de la Galicie et par la province de Cracovie, jusqu'au territoire russe du royaume de Pologne. Cela donne un front long d'une cinquantaine de milles, de Cracovie à Zittau, et d'environ 75 avec son appendice saxon jusqu'à Leipsig, sur lequel les Autrichiens et les Prussiens peuvent s'attaquer directement. Ce champ est donc assez vaste pour que la lutte pût être à la rigueur localisée au groupe de la Bohême et Moravie, de la Silésie et de la Saxe. A cet effet les autres Etats allemands auraient tout intérêt de s'unir dans une neutralité armée et vigilante, qui n'aurait du reste rien de défavorable à l'un des belligérants, puisqu'elle couvrirait un flanc de chacun d'eux.

Sur leur front les Autrichiens s'appuient aussi sur une ligne de forteresses également aptes à l'offensive et à la défensive. C'est, à leur extrême droite, *Cracovie;* au centre droit *Olmütz*, l'ancienne capitale de la Moravie; au centre gauche *Kœnigsgrætz* et *Josephstadt* sur le Haut-Elbe; à gauche *Theresienstadt* sur l'Elbe, au confluent de l'Eger. En arrière et au milieu de ces deux dernières, *Prague*, sur la Moldau, la capitale de la Bohême, couverte par une partie du cours de l'Elbe, qui de Pardurbitz à Aussig peut servir de seconde ligne de défense. Toutes ces places sont reliées entr'elles par un réseau de voies ferrées se prêtant

admirablement à l'utilisation stratégique de cet échiquier. Un chemin court derrière tout le front, depuis *Prerau*, sur la ligne de Vienne à Cracovie, par *Olmütz, Triebitz, Hohenmauth, Pardubitz, Kœnigsgrætz, Josephstadt, Jarormierz, Turnau, Jung-Buntzlau, Prague, Pilsen*, jusqu'à *Plassendorf*, où il rejoint la frontière bavaroise. De ce chemin couvert se détachent d'autres rayons vers la frontière, et d'autres vers les points intérieurs de Prague et de Brün. Les premiers sont : de *Prerau* au nord-est la ligne sur Breslau par Oderberg; de *Jarormierz* au nord-est une ligne commencée, s'arrêtant à Schwadonitz, près Trautenau, destinée à franchir la montagne pour se relier au chemin prussien de Breslau à Landshut; de *Thurnau*, au nord-ouest, une ligne sur celle de Zittau et Lobau que nous connaissons déjà; de *Prague* au nord-ouest, la grande ligne de Dresde par Leitmeritz et Theresienstadt; de Prague part vers l'ouest une ligne commencée sur Eger, avec trois ramifications; de Prague part encore vers l'est la ligne directe de Vienne, qui joint la parallèle dont nous avons parlé plus haut à *Pardubitz*, qui la quitte à *Triebitz*, pour éviter le contour par Olmütz et Prerau, et pour passer par Brün, et qui la rejoint à Nicolsberg. Une voie projetée de Vienne à Eger par Budweiss et Pilsen et une autre de Prague à Eger par Libkowitz amélioreraient considérablement l'échiquier et desserviraient la gauche du front saxon aussi bien que le sont le centre et la droite. Mais ces voies ne pourront sans doute pas être ouvertes pour la prochaine guerre, et en attendant l'Autriche aurait grand intérêt à pouvoir disposer de la ligne bavaroise Linz-Passau-Ratisbonne-Schwandorf-Weiden-Eger, et Weiden-Baireuth-Hof-Plauen. A *Schwandorf* vient s'y croiser la ligne de Prague à Nuremberg par Pilsen et Plassendorf.

Les passages de la frontière entre les deux belligérants sont donc au nombre de deux continus par chemin de fer, un sur l'extrême droite, un sur l'extrême gauche, et d'un au centre, avec interruption de deux étapes entre Schwadonitz et Landshut. Les bonnes routes et les chemins de montagne ne manquent pas. Il y a entr'autres, à l'est, la route d'Olmütz à Kosel par Deutsch-Lodenitz, Troppau et Ratibor; celle d'Olmütz à Neisse par Deutsch-Lodenitz, Freudenthal et Zucken; puis celles de Triebitz à Glatz par le Mittelwalde-Pass; de Jarormierz à Glatz; de Trautenau à Liebau et Hirschberg; de Turnau à Gœrlitz par Friedland.

Pour le cas où les Prussiens, réussissant à envahir la Saxe, engageraient la lutte dans cette direction contre les Autrichiens, ceux-ci auraient les lignes de défense de l'Erzgebirge et de l'Eger. On se retrou-

verait sur les célèbres champs de bataille de 1813 et sur les lignes de retraite de la grande armée alliée après sa défaite de Dresde. On verrait revivre les différentes routes : de la vallée de l'Elbe, d'Aussig sur Culm, Gieshubel, Pirna et Dresde ; de Tœplitz sur Altenberg, Dippodiswalde et Dresde ; de Tœplitz sur Frauenstein et Freiberg ; de Dux sur Frauenstein ; de Laun sur Chemnitz par Commotau ; de Carlsbad sur Chemnitz par Annaberg ; d'Eger sur Œlsnitz et Zwickau-Chemnitz ou Zwickau-Altenburg-Leipsig, secondées d'un grand nombre de chemins vicinaux et de la voie ferrée de Prague-Dresde, ralliant autour de Theresienstadt tous les débouchés principaux de la Saxe en Bohême.

En ajoutant que la distance de Berlin à Vienne est de 100 milles, de Wittemberg à Dresde de 22 milles, de Therisenstadt à Dresde de 15 milles, de Prague à Breslau de 40 milles, nous aurons donné, croyons-nous, les plus essentielles notions de celles qui peuvent être recueillies d'avance. Après avoir indiqué à nos lecteurs l'état des forces militaires en présence, l'effectif et la dislocation des corps mobilisés, ce qui fera l'objet des prochains chapitres, nous espérons qu'ils seront à même de se rendre compte des opérations qui vont prochainement s'ouvrir, si la diplomatie ne réussit pas dans les efforts suprêmes qu'elle fait maintenant pour amener une entente entre les parties.

III

Forces en présence.

L'Empire d'Autriche a une population de 36 millions d'âmes ; un budget de 520 millions de florins [1] de recettes pour l'année dernière, et de 528 millions de dépenses. La part annuelle du militaire est d'une centaine de millions de florins, celle de la marine de 6 à 7 millions.

L'armée autrichienne compte sur pied de guerre un total d'environ 600 mille hommes, et sur pied de paix environ 280 mille. Elle est fournie en majeure partie par la conscription, avec de larges exonérations. La durée normale du service est de 8 ans, dont 4 à 5 sous les drapeaux.

L'infanterie est de trois espèces :

La *ligne*, comptant 80 régiments à 4 bataillons dont un dépôt

(1) Un florin égale fr. 2. 50.

pouvant former un cinquième bataillon en temps de guerre. Le bataillon sur pied de guerre compte 1000 hommes, tandis que sur pied de paix, il n'y eut guère ces dernières années plus d'un millier d'hommes par régiment. Les 80 régiments font donc un total de 320 bataillons, soit environ 330 mille hommes sur pied de guerre; sur pied de paix en moyenne 150 mille hommes.

L'infanterie des confins, comptant 14 régiments et 1 bataillon spécial dit bataillon Titel. Ces corps comptaient avant 1859 pour de l'infanterie légère, aujourd'hui ils sont compris dans la ligne et n'en diffèrent que par un effectif moindre, par le mode de recrutement, et par de plus larges congés sur pied de paix. L'effectif normal du régiment est de 3 bataillons à 6 compagnies, plus un dépôt donnant un total de 43 bataillons, soit environ 50 mille hommes sur pied de guerre, et seulement 8600 hommes sur pied de paix.

L'infanterie légère comprend 32 bataillons de chasseurs; en outre le beau régiment des chasseurs impériaux ou tyroliens, qui comptait l'année dernière 7 bataillons, dont un de dépôt, en tout 42 compagnies. L'effectif de l'infanterie légère est d'environ 40 mille hommes sur pied de guerre et 25 mille sur pied de paix.

Le total de l'infanterie est donc d'environ 420 mille hommes sur pied de guerre et de 180 mille sur pied de paix, répartis en 402 bataillons sans compter les dépôts. Tous les bataillons sont à 6 compagnies, se formant en trois divisions.

La cavalerie comprend 41 régiments, soit:

Une cavalerie de ligne, qui est aussi grosse cavalerie, soit 12 régiments de cuirassiers à 6 escadrons, dont un dépôt de 2 escadrons, environ 9 mille hommes montés.

Une cavalerie légère comprenant 2 régiments de dragons, 12 de hussards, 12 de houlans, tous à 5 escadrons, plus un dépôt de 2 escadrons; en outre 3 régiments de volontaires, dont 2 de hussards et 1 de houlans, à 6 escadrons plus dépôt, ce qui donne un effectif d'environ 28,000 hommes sur pied normal de guerre, soit pour toute la cavalerie 38 mille hommes montés, répartis en 205 escadrons en comptant les dépôts. La proportion avec l'infanterie est donc d'environ un onzième.

Les cuirassiers ne portent plus de cuirasse, mais seulement un plastron. Les houlans ont la lance, les dragons et hussards la carabine.

L'artillerie se compose de 12 régiments à 10 batteries chacun, la batterie à 6 pièces; en outre 1 régiment de côtes de 18 compagnies et un régiment de fuséens et de montagne à 16 batteries. Les régiments numéros 6 et 11 sont de grosse artillerie ou d'artillerie de ré-

serve. Depuis 1863 toutes les batteries de campagne sont rayées, au calibre de 4 et de 8 livres. Les canons lisses qui existent encore disparaissent au fur et à mesure des livraisons des ateliers. En somme l'artillerie actuelle de campagne compte 960 bouches à feu, c'est-à-dire deux par mille hommes d'infanterie; sur pied de guerre environ 50 mille hommes; la moitié sur pied de paix.

Le génie se compose de 2 régiments à 4 bataillons; plus 6 bataillons de pionniers, tous à 6 compagnies sur pied de guerre, y compris le dépôt, en tout 12 mille hommes; sur pied de paix 8 mille hommes.

Un corps particulier à l'Autriche est la troupe sanitaire, belle institution qui rend en campagne d'éminents services; elle comprend 12 compagnies de 250 hommes chacune et pouvant s'accroître aisément par des volontaires.

La gendarmerie à cheval et à pied compte environ 12 mille hommes en tout temps.

Le train des équipages, environ 25 mille hommes, est formé en 54 escadrons sur pied de paix, mais doit s'augmenter de nombreux supplémentaires en temps de guerre.

Il y a encore à ajouter l'état-major général (300 officiers généraux), les gardes du corps et du palais (800 hommes), l'administration, les remontes, le corps de flottille, les troupes d'état-major, infanterie et dragons, organisées seulement en temps de guerre; les bataillons de volontaires, les compagnies de discipline, les écoles, etc., qui comptent pour une cinquantaine de mille hommes. L'ensemble des chiffres indiqués donne l'effectif total d'environ 600 mille hommes.

En 1859 les forces autrichiennes de terre se divisaient très-méthodiquement en 4 armées, lesquelles se répartissaient en un certain nombre de corps d'armées (un moment 16) ou de commandements territoriaux, puis de divisions et de brigades.

Maintenant l'armée se répartit en onze commandements territoriaux de diverse importance, dont les uns ne comptent que deux à trois brigades, tandis que d'autres s'élèvent à plusieurs corps d'armée. Il y a 8 corps d'armée organisés, le reste ne s'organise qu'au fur et à mesure des besoins. Le corps d'armée est fort de 32 à 34 mille hommes environ, répartis dans la règle en 4 brigades d'infanterie, une brigade de cavalerie et une brigade d'artillerie de réserve avec les corps accessoires.

On remarquera que, comparativement au système de 1859, deux rouages ont été supprimés, à savoir l'*armée* comme grande unité normale, et la *division* comme unité dite stratégique. Il était question cependant de les rétablir pour cette campagne et de former des corps

d'armée de deux divisions d'infanterie et une division de cavalerie; la division à 2 brigades d'infanterie de 2 régiments chacune, plus 1 bataillon de chasseurs.

La brigade d'infanterie est composée comme précédemment d'un régiment et d'un bataillon de chasseurs, ou de deux régiments réduits avec une batterie; la force de la brigade est ordinairement de 5 à 6 mille hommes. La brigade de cavalerie est composée de deux régiments, aussi avec une batterie à cheval, c'est-à-dire d'environ deux mille hommes.

La répartition des commandements généraux territoriaux et des corps d'armée, avant les récentes mobilisations, était la suivante :

1º Haute et Basse-Autriche, Salzbourg et Styrie, quartier-général à Vienne, le deuxième corps; lieutenant-feld-maréchal Thun-Hohenstein.

2º Bohême, quartier-général Prague: premier corps d'armée, général de cavalerie Clam-Gallas.

3º Moravie et Silésie, quartier-général Brün, quatrième corps d'armée, général de cavalerie archiduc Charles-Ferdinand.

4º Galicie et Bukovine, quartier-général Lemberg; brigades détachées; lieutenant-feld-maréchal Paumgarten.

5º Royaume lombardo-vénitien avec le Tyrol, la Carinthie, la Carniole et le Littoral; quartier-général à Vérone, la résidence administrative à Udine; lieutenant-feld-maréchal Benedeck, commandant d'armée et commandant-général. Trois corps d'armée, à savoir: le troisième à Laybach, lieutenant-feld-maréchal archiduc Ernest; le cinquième à Vérone, lieutenant-feld-maréchal Gablenz; le septième à Trévise, lieutenant-feld-maréchal Schmerling.

6º Hongrie, quartier-général à Ofen; partie du sixième corps, dont le reste est encore dans le Holstein, et brigades détachées, prince Frédéric de Lichtenstein, avec le lieutenant-feld-maréchal de St-Quentin *ad latus*.

7º Transylvanie, quartier-général Hermanstadt, lieutenant-feld-maréchal Montenuovo.

8º Banat et Vaïvodie Serbe, quart'er-général Temesvar, lieut.-feld-maréchal Steininger.

9º Croatie et Slavonie, quartier-général Agram; lieutenant-feld-maréchal Sockevic.

10º Dalmatie, quartier-général Zara, lieut.-feld-maréchal Mamula.

11º Forteresses diverses. — En outre, la brigade Kalick dans le Holstein.

L'Autriche a fait faire de notables progrès à sa marine depuis qu'elle s'est sentie menacée dans la mer Adriatique. Elle s'est créée

une forte station à Pola, et elle possède maintenant une belle flotte à vapeur, sans compter son ancienne escadre à voile.

La première se compose de:

Un vaisseau de ligne à hélice *(Kaiser)* de 800 chevaux et 92 canons, 12 frégates, dont 7 cuirassées, portant ensemble 420 canons; 2 corvettes, 3 goëlettes, 10 chaloupes canonnières, 12 yachts, plus les trois flottilles des lagunes vénitiennes, du Danube et du lac de Garde; le tout donnant une force de 66 bâtiments à vapeur, 12,625 chevaux et 736 canons.

La flotte à voile se compose de 51 bâtiments avec 348 canons, dont entr'autres 2 frégates, 3 corvettes et quatre bricks.

La Prusse compte 18 $^1/_2$ millions d'âmes, ce qui est peu en comparaison des autres grandes puissances; l'Italie actuelle, de 22 millions d'âmes, aurait plus de titre à figurer dans l'éminent aréopage. Le budget prussien était en 1865 de 150 millions de thalers (¹) pour les recettes, et de 141 millions pour les dépenses ordinaires et extraordinaires, dont 40 millions pour le ministère de la guerre et 2 millions pour la marine.

Les forces militaires, réorganisées en partie dans ces dernières années, se trouvent actuellement dans un état qui n'est pas encore définitif ni bien normal; quelques-uns même le prétendent complétement illégal, puisque c'est sans s'être soucié de la sanction finale des chambres, qui avaient refusé les crédits demandés *ad hoc*, que le gouvernement a fait exécuter en partie son projet.

Le but des réformes de 1860 était cependant très louable en lui-même pour une grande puissance. Il consistait à débarrasser les mises sur pied des entraves de la landwehr et de reléguer celle-ci à l'arrière-plan pour renforcer d'autant l'armée permanente.

En principe tout Prussien est soldat, de l'âge de 18 ans à 50 ans. Mais cette obligation générale est accompagnée de nombreuses exceptions et exonérations. Un grand nombre de jeunes gens, environ cinq mille sur un contingent annuel de 63 mille hommes, obtiennent l'autorisation, moyennant certaines charges personnelles, d'accomplir toutes leurs prestations militaires en une année de service.

En somme l'armée compte, au point de vue du recrutement et de l'organisation, quatre grandes classes, à savoir:

L'*armée active* proprement dite, celle qui est seule sous les armes en temps de paix, comprenant trois années de levées, c'est-à-dire les jeunes gens de 20 à 23 ans (dans la province de Westphalie de 21 à

(¹) Le thaler prussien égale 3 fr. 70 c.

24 ans), et donnant un effectif d'environ 200 mille hommes toujours sous les drapeaux, sauf les congés temporaires.

La réserve de l'armée active, soit *réserve de guerre* (Kriegsreserve), où les hommes de l'armée active restent encore deux ans, mais en congé ; elle compte environ 150 mille hommes.

La *landwehr* de première classe de 26 à 32 ans, et la landwehr de deuxième classe jusqu'à 39 ans accomplis, ayant leurs régiments et corps à part, et fournissant un total d'environ 240 mille hommes.

Enfin depuis 40 ans à 50 ans le *landsturm* ou levée en masse, comprenant tous les hommes valides. Sans compter cette dernière classe, l'effectif militaire est d'environ 3 $^3/_4$ % de la population totale.

La réforme projetée en 1860 et en cours d'exécution sous l'habile direction du ministère de la guerre, général de Roon, consistait essentiellement à prolonger de deux ans le temps de la réserve de guerre, de diminuer considérablement sinon de supprimer la cavalerie et les armes spéciales de landwehr, et de n'appeler plus la landwehr que dans les cas de grande mise sur pied, soit par corps à part, soit mélangée par brigade et division aux corps de l'armée active. Renforcée ainsi de levées de deux ans, l'armée active aurait eu des bataillons de 1000 et quelques hommes sur pied de guerre. Ils restent, en attendant que la réforme s'achève, à environ 800 hommes. Cet effectif étant plus que suffisant, il a pu permettre au gouvernement de prendre tranquillement patience et même de faire campagne en Danemark sans aucun préjudice.

Au reste il n'avait pas été touché à la répartition fondamentale de l'armée, qui reste basée sur les subdivisions territoriales.

Il y a neuf corps d'armée, soit un corps d'élite formant la garde royale et huit corps provinciaux correspondant aux huit provinces de la monarchie. Les quartiers-généraux sont pour la garde, Berlin ou Potsdam ; 1er corps Königsberg ; 2me Stettin ; 3me Berlin ; 4me Magdebourg ; 5me Posen ; 6me Breslau ; 7me Münster ; 8me Coblentz.

Sur pied de paix chaque corps d'armée est composé de deux divisions d'infanterie (avec la cavalerie divisionnaire) ; 1 bataillon de chasseurs, 1 de pionniers, 1 du train. Le corps de la garde a en outre sa division spéciale de cavalerie de deux brigades. Le 8me corps a de plus une division particulière comptant une brigade d'inspection et une brigade de garnison des forteresses fédérales.

La division se compose régulièrement de deux brigades d'infanterie, et d'une brigade de cavalerie. La brigade se compose de deux régiments.

Les neuf corps d'armée comptent donc 20 divisions dont 3 de la

garde; ou 37 brigades d'infanterie dont 4 de la garde et 33 de la ligne, et 18 brigades de cavalerie, dont 2 de la garde et 16 de la ligne. Les divisions et les brigades sont numérotées sur leur nombre total, et non par corps ou respectivement par division. Les autres armes ou corps de troupes qui entrent dans la composition du corps d'armée sur pied de guerre, mais qui ne lui sont qu'adjoints sur pied de paix, portent en revanche le numéro du corps d'armée.

L'*infanterie* se compose de 81 régiments, à 3 bataillons, plus le dépôt, et de 10 bataillons de chasseurs; le bataillon à 4 compagnies. Sur pied de paix le bataillon de la ligne a ordinairement 550 hommes, sans dépôt; ceux de la garde maintiennent un effectif un peu plus fort.

Les divers régiments et bataillons se répartissent comme suit:

Dans la garde 9 régiments, dont 4 dits de la garde à pied; 4 de grenadiers et un de fusiliers; 1 bataillon de chasseurs et 1 bataillon de carabiniers. Dans la ligne 72 régiments, dont 12 de grenadiers n°s 1 à 12; 8 de fusiliers n°s 33 à 40; et 52 d'infanterie de ligne n°s 13 à 32 et 41 à 72; plus 8 bataillons de chasseurs n°s 1 à 8; un par corps d'armée. Total de l'infanterie, 253 bataillons, 140 mille hommes sur pied de paix, 200 mille sur pied de guerre. Les fusiliers, carabiniers et chasseurs forment l'infanterie légère.

La *cavalerie* se compose de 48 régiments, tous à 4 escadrons plus un dépôt, sauf 8 régiments (dragons et hussards), qui ont été conservés à 5 escadrons; total 200 escadrons à 100 hommes montés sur pied de paix, et 150 sur pied de guerre. La proportion de la cavalerie avec l'infanterie est donc de $^1/_7$ à $^1/_8$.

Les divers régiments de cavalerie se répartissent comme suit:

Dans la garde 8 régiments, à savoir 1 des gardes du corps, 1 de cuirassiers, 2 de dragons, 1 de hussards, 3 de uhlans ou lanciers.

Dans la ligne 40 régiments, à savoir: 8 de cuirassiers, 8 de dragons, 12 de hussards, et 12 de uhlans ou lanciers.

Les cuirassiers forment la grosse cavalerie; les uhlans la mixte; les dragons et hussards la légère. Les régiments de la garde sont universellement renommés pour leur beauté.

Il existe toujours, en outre, une cavalerie de landwehr qu'on dit compter 12 régiments, qui auraient dû être dissous par la réforme de M. Roon, et qui, croyons-nous, le sont de fait.

L'*artillerie* comprend 9 brigades, une pour chaque corps d'armée et portant le n° de celui-ci, c'est-à-dire une brigade de la garde et 8 brigades de la ligne. La brigade est très diversement composée suivant que l'armée est sur pied de paix ou sur pied de guerre. Dans le premier cas c'est essentiellement une affaire d'administration et d'économie.

Dans le second cas la répartition a dû varier ces derniers temps

au fur et à mesure de l'introduction du nouveau matériel. Actuellement la brigade sur pied de guerre se divise en deux grandes catégories, l'artillerie de campagne et l'artillerie de position. La première se répartit en 4 *divisions (Abtheilungen)* dont trois à pied et une à cheval. Chaque division compte trois batteries, total de la brigade 12 batteries, à 4 pièces sur pied de paix et à 8 sur pied de guerre, soit 96 pièces; on peut mettre aussi la batterie à 6 pièces sur pied de guerre, ce qui donne 16 batteries au lieu de 12 pour la brigade.

L'artillerie de campagne comprend ainsi 108 ou 145 batteries, la brigade à 150 ou 200 hommes; total de l'artillerie de campagne environ 20 mille hommes avec 864 bouches à feu, c'est-à-dire plus de 3 pour mille hommes de l'infanterie. Sur ce nombre un quart est du 12 livres lisse ordinaire; un quart du 12 livres lisse léger; un quart du 4 livres rayé; un quart du 6 livres rayé.

L'artillerie de position comprend par brigade 1 à 2 divisions de 4 compagnies chacune; la compagnie a 100 hommes sur pied de paix et de 100 à 230 sur pied de guerre. Total de l'artillerie de position environ 18 mille hommes. A la brigade d'artillerie sont attachés en outre une compagnie d'ouvriers et un détachement d'artificiers, avec colonne d'équipages, ce qui porte son effectif moyen à environ 4 mille hommes.

La brigade ne reste naturellement pas en masse; elle détache à chaque division d'infanterie trois batteries, et à chaque division de cavalerie une batterie; le reste forme la réserve du corps d'armée.

On sait que le canon prussien, adopté dans un grand nombre d'états de l'Allemagne, et aussi en Belgique, aprés de minutieuses expériences, est d'un systéme tout particulier. Il est en acier fondu et se charge par la culasse.

Le *génie* se compose, outre d'un nombreux état-major particulier, de 9 bataillons dits de pionniers, un par corps d'armée, tous à 4 compagnies, plus une de dépôt; sur pied de paix 4400 hommes, sur pied de guerre 5400.

Le *train* compte aussi 9 bataillons, un par corps, à 2 compagnies, total 1600 hommes sur pied de paix, 30 mille sur pied de guerre.

En somme l'armée active sur pied de guerre compte environ 350 mille hommes, non compris les dépôts des régiments et bataillons, avec 864 bouches à feu.

En comptant les dépôts, environ 100 mille hommes, les troupes de garnison ou de première landwehr, environ 140 mille hommes en 116 bataillons, et la deuxième landwehr, 90 mille hommes, aussi en 116 bataillons, on arriverait au chiffre total de 680 mille hommes.

Toute l'infanterie est armée du fusil à aiguille (*Zündnadelgewehr),*

celui de régiments de fusiliers étant un peu plus court et allégé que les autres.

Le fusil prussien, en dehors de la particularité de sa charge par la culasse, n'a rien de remarquable. Il est du calibre de 15 millimètres, à 4 rayures faisant un tour sur 1 mètre 45; la balle prend les rayures par un bourrelet; elle est ovoïde, du poids d'environ 30 grammes, et se tire avec une charge de poudre de 4 $^1/_4$ grammes. A 800 pas le tir est encore très-précis.

La marine prussienne quoique ne datant que d'une vingtaine d'années, est déjà sur un pied respectable. Elle compte en fait de bâtiments à vapeur, 6 corvettes à hélice de 28 canons chacune; 24 canonnières à 4, 3 et 2 canons de gros calibre ; 5 avisos ; en tout 35 bâtiments à vapeur, avec 179 canons. Quelques *monitors* américains sont en construction en Angleterre.

La flotte à voile compte 48 bâtiments avec un total de 216 canons, dont 3 frégates, une à 48 canons (la *Géfion*), une à 38 et une à 28 canons; 2 bricks de 16 canons, 3 bricks plus petits, 36 chaloupes canonnières, 4 yoles; le tout armé d'un beau matériel dont quelques gros calibres rayés. — Mais il fallait des ports à la Prusse ! Dantzig n'est pas suffisant; et Kiel, Flensbourg, Tonning vaudront infiniment mieux que Rügen et Oldenbourg! De là l'inique guerre de 1864 contre le Danemark, d'où va sortir celle-ci.

* * *

La Confédération germanique, formée de 36 états, compte 45 millions d'âmes, dont environ 14 millions de la Prusse, 13 millions de l'Autriche, le reste de ces deux grands états étant en dehors de la Confédération; en revanche elle comprend 600 mille âmes du Holstein et du Lauenbourg, duchés arrachés au Danemark, dont la position est encore provisoire, et 200 mille âmes du Luxembourg, province hollandaise.

L'autorité suprême est la Diète germanique, où les Etats délibèrent et votent divisés en 17 curies, les grands Etats forment une seule curie, avec 4 ou 3 voix; les petits Etats étant réunis jusqu'à 7 dans une même curie, la 16me.

Il n'y a pas de corps ni d'état-majors fédéraux proprement dits, comme en Amérique ou en Suisse. Il n'y a de fédéral que quelques comités et des forteresses.

L'armée germanique est formée des contingents de divers états, d'après une échelle établie en 1821 et 1822, et qui a été quelque peu modifiée depuis, entr'autres en 1830 et 1861. L'effectif total est

d'environ le 2 % de la population, telle qu'elle a été établie par les matricules de 1821, ce qui donne un total d'environ 560 mille hommes, qui aujourd'hui pourrait facilement être doublé. Cet effectif se répartit par armes de la manière suivante: infanterie de ligne 400 mille hommes; chasseurs et carabiniers 30 mille; cavalerie 70 mille: artillerie 50 mille; génie 7 mille. D'autre part l'ensemble de ces forces se répartit en 10 corps d'armée de 2 à 3 divisions chacun, et une division de réserve. L'Autriche fournit seule les trois premiers corps d'armée; la Prusse les corps nos 4, 5, 6; la Bavière le no 7; avec le 8me commencent les corps mixtes, le Wurtemberg fournit la 1re division, Bade la 2me, grand-duché de Hesse la 3me; le 9me corps est fourni par le royaume de Saxe une division, par la Hesse-électorale, Limbourg, Luxembourg et Nassau la 2me division; 10me corps: la 1re division Hanovre et Brunswick; la 2me division Holstein, Lauenbourg, Mecklembourg, Oldenbourg, Lubeck, Brême et Hambourg.

La division de réserve est fournie par les onze autres petites principautés et par la ville de Francfort.

Ces contingents divers formeraient difficilement, on le comprend, une armée proprement dite, vu leur hétérogénéité; chaque Etat a non-seulement sa tenue à part, mais encore son armement, ses règlements, ses habitudes et même son langage. L'Autriche et la Prusse, libres de composer leurs contingents, peuvent faire entrer des Italiens, des Hongrois, des Polonais à leur gré dans l'armée allemande. Toutefois comme l'effectif total de l'armée fédérale est trop fort pour n'en faire qu'une seule ou deux masses, et que d'ailleurs tous les états ont quelques troupes supplémentaires en sus de leur contingent on pourrait facilement corriger cette répartition de manière à obtenir cinq à six armées principales d'une homogénéité convenable.

La grande difficulté de cette armée est et sera longtemps encore l'organisation du commandement en chef. D'après le mode actuel il y aurait un commandant en chef nommé par la Diète et assisté d'un délégué de chaque corps, ce qui ne donnerait pas une hiérarchie assez forte pour mouvoir convenablement d'aussi grandes masses.

* * *

En dehors du contingent fédéral les principaux Etats moyens ont aussi leur armée à eux, et dans les circonstances actuelles le fait ne manque pas d'importance.

Le royaume de *Bavière* pourrait facilement fournir trois ou quatre corps comme celui qu'il doit à la Confédération. La population de la Bavière est d'environ cinq millions d'habitants; son budget annuel s'équilibre à 46 millions de florins, dont 12 millions pour le militaire.

L'armée active est composée de soldats qui restent six ans au service, dont trois ans en moyenne sous les drapeaux. Elle compte 16 régiments d'infanterie à 3 bataillons et dépôts, et 8 bataillons de chasseurs, donnant un total de 56 bataillons, à mille hommes en moyenne, soit 60 mille hommes.

Douze régiments de cavalerie à 4 escadrons plus dépôts, soit 48 escadrons actifs, environ 10 mille hommes.

Quatre régiments d'artillerie, dont 1 à cheval, à 6 et à 4 batteries, la batterie à 6 pièces, soit 136 bouches à feu, avec 12 mille hommes.

Un régiment du génie à 8 compagnies, 10 escadrons de train; deux compagnies de garnison, une compagnie d'ouvriers; divers; ensemble 6 à 7 mille hommes.

En outre les Bavarois restent inscrits dans la *réserve* jusqu'à l'âge de 40 ans; de cette réserve on peut former facilement un effectif égal à celui de l'armée active et avoir encore des dépôts suffisamment forts pour parer aux pertes. En comptant la réserve sur ce pied, on aurait donc un total de 112 bataillons, 96 escadrons et 272 bouches à feu, soit environ 200 mille hommes.

Le royaume de *Würtemberg* a 1,800,000 âmes de population, un budget annuel équilibré à 17 millions de florins, dont 4 millions affectés au militaire.

L'armée est fournie par la conscription avec faculté de remplacement; le service légal y est de 6 ans. Elle comprend : 8 régiments d'infanterie à 2 bataillons, plus dépôt, et 3 bataillons de chasseurs, soit 19 bataillons, à mille hommes en moyenne, soit 20 mille hommes.

Quatre régiments de cavalerie à 4 escadrons, plus un escadron de chasseurs, soit 17 escadrons avec dépôts, soit environ 5 mille hommes montés.

Six batteries de campagne à 8 pièces, et trois batteries de forteresse soit environ 2 mille hommes. Avec cela cinq cents hommes du génie, plus le train, les ouvriers, les *divers*, environ 2000 hommes ; total de l'armée active une trentaine de mille hommes, qui peuvent être doublés, comme en Bavière, par une réserve.

Le grand-duché de *Bade* a 1 ½ million d'âmes, un budget annuel de 17 millions de florins avec boni de 800 mille florins l'an dernier; trois millions sont affectés au militaire. L'armée est composée d'hommes fournis par la conscription; le temps de service est de 8 ans, dont 6 dans l'armée active (3 seulement de présence sous les drapeaux) et 2 dans la réserve. Elle comprend 5 régiments d'infanterie à 2 bataillons, plus dépôts, et 3 bataillons de chasseurs; total 13 bataillons, formant une division de deux brigades, soit 12 mille hommes. Trois régiments de cavalerie à 4 escadrons, plus dépôts, 2000 hommes; cinq batteries de campagne et 4 batteries de position, 2000 hommes; pontonniers, administration, etc., environ 2 mille hommes, soit un total d'une vingtaine de mille hommes, en 13 bataillons, 12 escadrons et 40 bouches à feu.

Le royaume de *Saxe* a une population de 2 millions 400 mille âmes; un budget annuel équilibré à 13 millions de thalers, dont 3 millions au militaire. L'armée est recrutée, comme celle de Bade, par la conscription pour 8 ans de service, dont deux dans la réserve.

L'infanterie compte 20 bataillons, dont 4 de chasseurs, à mille hommes en moyenne; la cavalerie 4 régiments à 4 escadrons, plus dépôts. L'artillerie compte 6 batteries de campagne à 6 pièces et 4 de place. Le total de l'armée active est donc d'une trentaine de mille hommes, en 20 bataillons actifs, 16 escadrons, 36 pièces.

Le royaume de *Hanovre* a une population d'environ 2 millions d'âmes, un budget annuel de 20 millions de thalers, dont environ 3 millions au militaire.

L'armée est fournie par la conscription; la durée de service est de 7 ans, dont un an dans la réserve. L'infanterie compte 8 régiments de ligne à 2 bataillons, plus 4 bataillons de chasseurs, à mille hommes en moyenne, formant 2 divisions de 2 brigades.

La cavalerie compte 6 régiments à 4 escadrons, formant une division de 3 brigades, d'un total d'environ 3 mille hommes.

L'artillerie compte 2 batteries à cheval et trois à pied, soit 30 bouches à feu; avec les parcs et les ouvriers environ 2500 hommes; divers 2 mille hommes, on a un total d'une trentaine de mille hommes en 20 bataillons, 24 escadrons et 30 pièces.

Le grand-duché de *Hesse-Darmstadt* a une population de 860 mille âmes, un budget annuel de 9 millions de florins, une armée active de

13 bataillons, 8 escadrons, 4 batteries de 6 pièces, soit, avec les dépôts et les services spéciaux, un total d'environ 12 mille hommes.

L'électorat de *Hesse-Cassel* a une population de 750 mille âmes, un budget annuel de 5 millions de thalers et une armée active de 12 mille hommes, en 12 bataillons, 10 escadrons et 4 batteries à 6 pièces. En outre une réserve de second ban d'une quinzaine de mille hommes.

Le grand-duché de *Mecklembourg-Schwérin* a une population de 560 mille âmes, un budget de 4 millions de thalers, une armée active de 5 bataillons, 6 escadrons, 3 batteries à 6 pièces, soit environ 6 mille hommes; une marine marchande d'environ 400 bâtiments.

Le grand-duché de *Mecklembourg-Strélitz* a une population de 100 mille âmes et un contingent fédéral de 1 bataillon.

Le grand-duché d'*Oldenbourg* a une population de 300 mille âmes, et une force de 3 bataillons, 3 escadrons, 1 batterie, d'un total, avec les dépôts, d'environ 5 mille hommes.

Le duché de *Nassau* a une population de 470 mille âmes et une armée de contingent fédéral de 5 bataillons et 16 bouches à feu, soit environ 6 mille hommes; en outre 4 escadrons de cavalerie.

* * *

Le royaume d'Italie a une population de 22 millions d'âmes. Son budget pour 1865 présentait un chiffre de 670 millions de francs pour les recettes et de 873 millions pour les dépenses; donc 203 millions de déficit. Les dépenses militaires figuraient dans ce chiffre pour 192 millions, et celles de la marine pour 48 millions.

L'armée actuelle, formée sur le cadre de l'armée sarde de 1859, comprend, au point de vue du recrutement, trois espèces de troupes :

1° Les soldats d'ordonnance engagés volontairement dans des corps spéciaux, dans la gendarmerie, dans l'administration, dans les musiques, etc., qui servent huit ans, puis sont libérés;

2° Les levées de première catégorie, ou classes provinciales fournies par la conscription. Ces troupes sont astreintes à onze ans de service, dont cinq ans sous les drapeaux et six en congé limité. C'est la base de l'armée;

3° Les levées de deuxième catégorie. Ce sont les hommes qui, dans

le contingent annuel de la conscription, sont moins qualifiés pour le service permanent ou ont droit à des exemptions partielles. Ils forment une sorte de milice appelée la réserve, qui n'est levée qu'en temps de guerre pour renforcer les dépôts et combler les vides de l'infanterie de ligne. Les hommes reçoivent une instruction de deux à trois mois la première ou la seconde année, puis sont renvoyés dans leurs foyers, où ils restent pendant cinq ans à la disposition du gouvernement.

L'armée italienne n'a pas encore ses onze classes, puisqu'elle ne date que de 1860-1862; en revanche, elle a recueilli un certain nombre de régiments des anciennes armées sarde, toscane, parmesane, modenaise, lombarde, romaine, napolitaine et garibaldienne; elle s'est recrutée de nombreux volontaires, et elle a maintenu en permanence plusieurs classes de la deuxième catégorie. Cette situation transitoire a permis aux calcutateurs de dresser, un peu au gré de leurs désirs, le chiffre de l'effectif total des forces. Tandis que les uns attribuent à l'armée italienne plus de 600,000 hommes, d'autres lui en accordent à peine la moitié. Le fait est qu'il s'agirait d'abord de s'entendre sur ce qu'on appelle l'armée, et que personne à cette heure ne peut en donner le chiffre exact; on ne l'aura que quand les contrôles des nouvelles levées et du rappel des permissionnaires auront été définitivement établis. Tout paraît promettre, vu le zèle avec lequel on accourt sous les drapeaux, qu'elle sera au grand complet. Nous croyons donc n'être pas loin de la vérité en estimant les forces dont le roi Victor-Emmanuel peut disposer à 400 mille hommes d'armée active, maintenus facilement à ce chiffre par 100 mille hommes au moins de réserves et secondés par environ 200 mille hommes de landwehr ou garde nationale mobile.

L'infanterie compte 85 régiments, dont 8 de grenadiers, 72 de ligne et 5 de bersagliers. Ces derniers sont à 8 bataillons, plus 4 compagnies de dépôt; les 80 autres à 4 bataillons, plus 2 compagnies de dépôt, tous les bataillons à 4 compagnies, la compagnie à 90 hommes sur pied de paix et à 175 sur pied de guerre, y compris les officiers, dans les régiments de ligne et de grenadiers, et à 100 hommes sur pied de paix et 150 sur pied de guerre dans les compagnies de bersagliers.

Les bataillons de guerre sont donc, dans la ligne, de 710 hommes, y compris les états-majors, et de 610 dans les bersagliers. C'est un total de 360 bataillons actifs, donnant, avec les états-majors des régiments, un effectif d'au moins 250,000 hommes, pouvant être sans cesse alimenté par les dépôts. Ceux-ci seraient même assez forts pour donner, comme

en Autriche, un cinquième bataillon de ligne, ce qui porterait le nombre total de ces bataillons à 440. ([1])

La cavalerie compte un régiment de guides pour le service des états-majors, et 18 autres régiments, dont 4 de ligne ou grosse cavalerie, et 14 de cavalerie légère. Celle-ci se subdivise en 7 régiments de lanciers et 7 de chevau-légers. Tous les régiments sont à 6 escadrons actifs, avec un escadron de dépôt en temps de guerre. L'escadron de guerre est de 150 hommes et 115 chevaux, ce qui donne un total d'une vingtaine de mille hommes avec 15,000 chevaux, y compris les dépôts, qui ne comptent que pour 2500 hommes et un millier de chevaux. Cette proportion de la cavalerie relativement à l'infanterie (1/17e seulement) peut paraître beaucoup trop faible à ceux qui se rappellent que les experts voudraient qu'elle fût en général du cinquième ou du sixième. Mais elle est bien suffisante pour les terrains coupés de la Haute-Italie et surtout de la Vénétie.

L'artillerie compte 9 régiments, dont 1 (no 1) de pontonniers, de 9 compagnies et une de dépôt ; 3 de position (nos 2, 3 et 4) à 16 compagnies actives et 2 de dépôt ; et 5 de campagne (nos 5, 6, 7, 8 et 9), tous à 16 batteries actives et 2 de dépôt ; le no 5 a, sur ces 16 batteries, 2 batteries légères à cheval pour manœuvrer avec la cavalerie. Le total des batteries actives ou de bataille est donc de 80, plus 10 de dépôt, donnant 540 pièces toutes rayées et aux calibres de 8 ou de 16 livres (correspondant à notre 6 et 12). Avec les ouvriers, 7 compagnies, et les états-majors, l'artillerie se monte à environ 28 mille hommes et 11 mille chevaux.

Le génie compte, outre un nombreux état-major, 2 régiments de sapeurs, à 18 compagnies actives chacun et 2 compagnies de dépôt, donnant un total d'environ 7 mille hommes.

Le train compte 3 régiments à 8 compagnies chacun et 1 compagnie de dépôt, donnant un total d'environ 10 mille hommes et 12 mille chevaux. Cet effectif serait fort inférieur aux besoins, mais on le renforce de voituriers civils, engagés ou requis pendant la guerre, et des mesures sont prévues à cet effet.

N'oublions pas de mentionner le premier corps de l'armée, les carabiniers royaux, soldats de choix, *d'ordinanza,* qui sont chargés de la police militaire, ainsi que de l'escorte du roi et des princes de la famille royale. Ils sont formés en 13 légions actives et une d'élèves, donnant

(1) Par décret du 16 mai les 5mes bataillons viennent d'être ordonnés à dater du 20 mai.

un total d'une vingtaine de mille hommes et cinq mille chevaux et mulets.

Les divers corps administratifs, les écoles, les vétérans, etc., ainsi que les états-majors forment un effectif d'une quinzaine de mille hommes.

Les 180 compagnies de dépôt d'infanterie donnent un minimum de 150 à 160 hommes par compagnie, soit une trentaine de mille hommes, faciles, nous le répétons, à quadrupler ou quintupler.

Le total de l'armée active, y compris les services administratifs nécessaires, serait donc de 380 mille hommes au moins, pouvant mettre en ligne 360 bataillons d'infanterie et quelques légions de carabiniers, 115 escadrons de cavalerie et 540 bouches à feu.

A cela doivent s'ajouter une vingtaine de bataillons de volontaires en formation, avec quelques escadrons et quelques batteries. (1)

En outre, il reste encore disponible pour la garnison des places et le maintien du bon ordre à l'intérieur, 220 bataillons de garde nationale mobile à 600 hommes en moyenne et des gardes urbaines en grand nombre. Jointes à six ou sept légions de carabiniers, ces gardes nationales seront plus que suffisantes pour assurer la tranquillité à l'intérieur.

L'infanterie de ligne, avec les grenadiers, forme 40 brigades de deux régiments chacune, portant un nom de province ou de ville, et réunis par groupes de province. Ainsi, aux 18 anciens régiments ou 9 brigades de ligne sardes, sont venues s'ajouter 5 brigades du contingent lombard, 4 de Toscane, 6 des Romagnes, 1 de Modène, 1 de Parme, 9 de Naples, et une a été tirée de l'île de Sardaigne; total 36. Les 4 brigades de grenadiers ont été réparties aussi par provinces dont elles portent le nom. C'est ainsi que le 1er et le 2e régiments de grenadiers portent le nom de brigade de grenadiers Sardaigne; le 3e et le 4e, de brigade de grenadiers Lombardie; les 5e et 6e régiments, grenadiers de Naples; 7e et 8e de Toscane; 1er et 2e infanterie, brigade Roi; 3e et 4e Piémont; 5e et 6e Aoste; 7e et 8e Coni; 9e et 10e Reine; 11e et 12e Casale; 13e et 14e Pinerolo; 15e et 16e Forli; 17e et 18e Acqui; 19e et 20e Brescia; 21e et 22e Crémone; 23e et 24e Come; 25e et 26e Bergame; 27e et 28e Pavie; 29e et 30e Pise; 31e et 32e Sienne; 33e et 34e Livourne; 35e et 36e Pistoie; 37e et 38e Ravenne; 39e et 40e Bologne; 41e et 42e Modène; 43e et 44e Forli; 45e et 46e Reggio; 47e et 48e Ferrare; 49e et 50e Parme; 51e et 52e Alpi; 53e et 54e Ombrie; 55 et 56e Marche; 57e et 58e Abruzzes; 59e

(1) D'après les dernières nouvelles, 30 mai, les demandes d'enrôlement sont si nombreuses que le corps des volontaires sera porté à 42 bataillons, dont 2 de bersagliers.

et 60e Calabre; 61e et 62e Sicile; 63e et 64e Cagliari; 65e et 66e Valteline; 67e et 68e Palerme; 69e et 70e Ancône; 71e et 72e Pouille.

Deux brigades avec deux bataillons de bersagliers, deux batteries et une compagnie de sapeurs forment une division. Il y a ainsi 20 divisions, constituant six grands commandements. Dans la répartition qui vient de se faire en vue des événements présents, l'armée active a été formée en 4 corps de 4 divisions chacun. La cavalerie est répartie en deux tiers au corps d'armée, et un tiers formant la réserve de l'arme.

Le roi Victor-Emmanuel commandera lui-même l'armée en campagne comme en 1859. Il aurait pour chef d'état-major le président du ministère, le brave général d'armée Alphonse Lamarmora, ancien commandant du corps expéditionnaire de Crimée, homme d'Etat éminent autant que militaire distingué, et qui a eu la plus grande part à la création de l'armée actuelle. Le sous-chef d'état-major est tout désigné dans la personne du lieutenant-général Pettiti, ancien ministre de la guerre, dont le nom est lié aussi de la manière la plus intime avec tout ce qui a fait progresser la puissance politique et militaire de l'Italie dans ces quinze dernières années. Le ministre de la guerre, général di Pettinengo, aussi de l'ancien corps de Crimée, et le général Pettiti exercent en ce moment les fonctions du commandement en chef quant aux dislocations des troupes.

La marine italienne accroît considérablement les forces de terre. Elle se compose de 110 bâtiments de guerre portant ensemble 1524 canons. Sur ce nombre il y a 64 vapeurs à hélice, avec 1208 canons, dont 18 frégates et 10 canonnières cuirassées. Le personnel de la flotte compte une vingtaine de mille hommes, dont 12 mille matelots et machinistes et 6 mille soldats de marine formés en deux régiments.

* * *

Les chiffres que nous avons indiqués ci-dessus et quelques autres accessoires que nous y joignons nous donnent la récapitulation des forces possibles en présence comme suit:



PAYS	Bataillons	Escadrons	Bouches à feu	OBSERVATIONS
Autriche	402	205	960	Sans compter les 5mes bataillons ni 120 pièces de montagne.
Prusse	253	248	864	Sans compter les corps de landwehr.
Italie	380	115	540	En comptant 20 bataillons de volontaires, mais pas les gardes mobiles.
Bavière	56	48	136	
Wurtemberg	19	17	48	
Bade	13	12	40	
Saxe-Royale	20	16	36	
Hanovre	20	24	30	
Hesse-Darmstadt . . .	13	8	24	
• Hesse-Cassel	12	10	24	
• Mecklembourg-Schwérin. .	5	6	18	
• » Strélitz . .	1	—	—	
• Oldenbourg	3	3	6	
Nassau	5	4	16	
Brünswick.	3	3	12	
Saxe-Cobourg	Incorporé à l'armée prussienne par convention du 1er juillet 1861. Le contingent fédéral est de 1 rég. à deux bat., et 250 h. de cavalerie.			
» Meiningen . . .	2			
» Weimar	3			
» Altenbourg . . .	2			
Hesse-Hombourg . . .	½			
Lichtenstein	—	—	—	70 hommes de contingent fédéral.
Les deux Reuss . . .	1			
Waldeck	1			
Lippe-Detmold	1			
Schaunbourg-Lippe . . .	1	12	16	
• Anhalt-Dessau	2½			
• » Bernbourg				
• Schwarzenbourg-Sondershausen	1			
• » Rudolstadt .	1			
• Lubeck	1			
• Francfort	1½			
• Brême	1			
• Hambourg	2			
Limbourg-Luxembourg . .	2	4	—	
Holstein et Lauenbourg . .	4	4	8	

D'après les sommaires de ce tableau on voit que l'Autriche pourrait opposer 402 bataillons, 205 escadrons, 960 pièces de campagne à la

Prusse et à l'Italie, qui lui opposeraient à leur tour 633 bataillons, 363 escadrons, 1404 pièces de campagne. La différence au préjudice de l'Autriche est donc au moins de 231 bataillons, 158 escadrons, 444 bouches à feu.

D'autre part l'Autriche, marchant d'accord en ce moment avec la Diète germanique et la majorité des gouvernements allemands, se recruterait un plus grand nombre d'auxiliaires que la Prusse. Il est difficile de préjuger dès aujourd'hui la manière dont se partagerait l'Allemagne en face d'une lutte compliquée du projet de réforme avec suffrage universel. Si toutefois on admettait que la votation de la Diète du 9 mai sur la proposition saxonne donnât la mesure de chaque parti, la Prusse aurait avec elle Hesse-Cassel, Mecklembourg, Oldenbourg, les quatre villes libres, les deux Anhalt et les deux Schwarzenbourg [1], ce qui donne un effectif de 30 bataillons, 21 escadrons et 48 bouches à feu. En admettant que tous les autres Etats allemands, y compris le Holstein, marchassent avec l'Autriche, cela lui apporterait un renfort de 167 bataillons, 148 escadrons, 366 bouches à feu. La différence au préjudice de l'Autriche resterait donc de 94 bataillons, 31 escadrons, 126 bouches à feu.

Il est vrai de dire que les bataillons autrichiens au complet sont de 2 à 300 hommes plus forts que les bataillons italiens, et de 200 hommes plus forts que les bataillons prussiens, si ceux-ci n'ont pas leurs deux classes de landwehr, ce qui égaliserait à peu près le nombre d'hommes actifs de l'infanterie.

Il est vrai aussi que les Etats moyens et petits de l'Allemagne, en plaçant leurs armées sur le même pied de recrutement que les trois grands belligérants, pourraient doubler facilement leur effectif total et fournir 170 bataillons, 150 escadrons et 360 bouches à feu de plus, soit en formant un 4e ou 5e bataillon comme en Autriche, soit en créant des corps de landwehr mobiles ou de volontaires comme en Italie. Mais les circonstances politiques le permettront-elles partout?

Il faut d'ailleurs remarquer que nous n'avons compté ni la landwehr prussienne qui ne rentre pas dans l'armée active, ni les gardes mobiles italiens. Or 50 bataillons de ceux-ci, donnant un effectif de 30 mille hommes, et 80 mille hommes de landwehr prussienne viennent d'être mobilisés pour le service des places. Plus du double pourrait encore être mis sur pied, ce qui balance bien l'appel des réserves allemandes

(1) Ces Etats sont marqués d'un astérisque dans le tableau de la page 282.

et la formation des 80 cinquièmes bataillons de l'Autriche. La force des effectifs reste donc du côté de la Prusse et de l'Italie.

Quant à la qualité, les trois principales armées en présence sont dignes les unes des autres. L'armée autrichienne est peut-être supérieure en aplomb et en solidité, mais elle a moins d'élan et d'initiative; elle a l'avantage d'être composée d'hommes restant plus longtemps en permanence sous les drapeaux, et ses cadres surtout sont excellents. Elle est plus réellement *militaire,* tandis que les deux autres tiennent davantage de la *milice.* Il y a trois à quatre fois plus de pères de famille dans les armées de Prusse et d'Italie que dans celle d'Autriche, et l'on ne peut pas attendre d'eux toute l'intrépidité du soldat habitué à considérer son régiment comme sa vraie famille. En 1859, lors de la mobilisation des cinq corps prussiens contre la France il n'y eut pas moins de 55,277 familles qui durent être entretenues par les communes. Aujourd'hui que neuf corps sont mobilisés et toute la landwehr, il y aura plus de 150 mille familles privées de leurs soutiens. Pour la Prusse, où la guerre ne paraît pas être très populaire, un tel état de choses est fâcheux, au double point de vue militaire et politique. En Italie, où la guerre est vraiment nationale et patriotique, où c'est le peuple qui se lève en masse et avec enthousiasme pour chasser l'étranger, l'inconvénient disparaît, et devient même un avantage. L'armée et le pays n'y font plus qu'un.

De part et d'autre l'instruction des troupes est bonne ; mais la prépondérance nous paraît être incontestablement du côté de la Prusse et de l'Italie, où les hommes ont moins de routine, il est vrai, mais sont plus intelligents, plus développés et plus instruits qu'en Autriche. Sans doute pour faire une marche serrée devant l'ennemi, pour exécuter un bon feu de bataillon, ou pour tenir tête à une charge de cavalerie, la science prussienne et la finesse italienne ne sont pas indispensables. Toutefois, et surtout dans un terrain accidenté comme celui de l'Italie, il y a maintes circonstances où l'on devra compter davantage sur l'intelligence des individus que sur la *machinerie* des corps. L'armée italienne entr'autres, qui a devant elle un but net et précis, forcer le quadrilatère, but en vue duquel tous ses exercices et toutes ses études se poursuivent depuis six ans, est celle qui possède le mieux les éléments intellectuels du succès. Le plan de campagne est simple, toute l'armée le connaît; et il n'y a pas un officier qui en outre ne connaisse parfaitement, par les cartes et par les livres, le terrain des futures opérations, ainsi que toutes les particularités de l'ennemi contre lequel il faudra se mesurer. On pourrait

en dire autant, à la vérité, des deux tiers des défenseurs du quadrilatère, sauf que par tempérament, ou par l'effet des circonstances naturelles à la défense, ils sont plus nonchalants dans la préparation de leurs moyens d'action, et que la crise présente les a presque pris au dépourvu. Les habitants en outre fourniront aux troupes italiennes de précieuses ressources.

Sur le théâtre de guerre de l'Allemagne, en Bohême, en Silésie, en Saxe, les Prussiens et les Autrichiens se retrouveront aussi sur des terrains de connaissance, que leurs pères ont déjà souvent foulés soit en ennemis, dans la guerre de Sept-Ans, soit comme alliés en 1813, et qui ont souvent, par cette raison, fait l'objet de leurs études. Ici les avantages seront balancés.

La Prusse a en revanche sur l'Autriche une supériorité bien constatée, celle de l'armement, du fusil se chargeant par la culasse, comme du matériel d'artillerie. L'Autriche n'a pas encore ses fusils Lindner, se chargeant aussi par la culasse; mais on y travaille jour et nuit dans ses arsenaux, et elle espère prochainement en armer tous ses bataillons de chasseurs. L'Italie n'a pas non plus de *breech-loadings*, et cela nous fait penser que celle des puissances belligérantes qui saurait actuellement se doter en secret du beau matériel américain, si supérieur à celui d'Europe, celle-là s'assurerait une prépondérance marquée.

En fait d'artillerie, l'Autriche, cédant à l'engouement moderne, a rayé toutes ses pièces de campagne, tandis que les Prussiens, qui ont un excellent canon rayé, ont sagement gardé la moitié de lisse. Le lisse en effet, quoiqu'on en dise, joint à la rapidité et à la simplicité de la charge l'avantage d'un projectile qui ricoche et roule à plaisir et d'un bon paquet de mitraille, qualités de premier ordre en campagne, que le rayé ne réalise pas à un aussi haut degré.

L'Italie s'est mise aussi à la mode; elle est toute en rayé, et en vérité elle aurait pu faire un meilleur usage de ses finances. Cette exclusion du lisse, que les Américains après quatre ans d'expérience avec le meilleur matériel du monde ont condamnée, fera aussi son temps en Europe, et nous ne doutons pas que la guerre qui va s'ouvrir ne nous ramène, pour une bonne portion, au douze-léger français, soit canon-obusier Louis-Napoléon, la meilleure pièce de campagne connue, et que les artilleurs de polygone ont eu tort de discréditer.

Une autre infériorité de l'Autriche c'est qu'elle a un grand nombre de places fortes à tenir, 10 en Italie, dont cinq de premier ordre, et 7

sur la frontière de Prusse, sans compter les forteresses intérieures, et qu'elle n'a pas, pour leurs garnisons, la ressource des bataillons de landwehr ou de garde mobile de ses adversaires. Pour les seules garnisons sédentaires de ces places plus de 100 mille hommes et un immense matériel se trouveront immobilisés.

Enfin la marine italienne, très supérieure à l'autrichienne, sera maîtresse des eaux de l'Adriatique malgré les défenses de Pola, de Trieste et de Venise. Nul doute qu'elle ne joue un grand rôle dans les opérations, le principal peut-être au début. La marine prussienne aura son emploi sur les côtes du Holstein et du Schleswig, pour parachever l'annexion des deux duchés à la Prusse, et elle y remplira bien l'office de quelques brigades.

IV

Premières mobilisations

L'Autriche, dont les forces ne peuvent pas être très promptement mises sur pied de guerre, fut la première à prendre ses mesures. Elle avait à renforcer son armée d'Italie, à se créer une armée contre la Prusse et une armée de réserve. Avec son système d'employer en Bohême ou en Gallicie des régiments dont le district de recrutement est en Vénétie, et vice-versa, la réunion des hommes en congé demandait forcément un temps assez prolongé et nécessitait des transports et des croisements de troupes sur toute la surface de l'empire. Mettre sur pied de guerre seulement une dizaine de régiments autrichiens le long de diverses frontières donne autant de mouvement que la mobilisation de toute l'armée active prussienne, dont chaque corps se recrute dans la province où il est en garnison. Aussi l'éveil fut-il bientôt donné au dehors.

L'armée ordinaire de Vénétie était précédemment composée de quatre corps. On lui en retira un à l'occasion de la guerre du Danemark, et depuis lors elle resta à trois corps, les 5e, 7e et 3e. Aux premières rumeurs guerrières de ces derniers temps elle fut portée à quatre corps au grand complet par l'adjonction du 9e; le 3e s'avança aussi de Laybach à Vicence. Un corps de réserve fut formé à Laybach. Le commandement en chef de l'armée d'Italie fut donné à l'archiduc Albert, cousin de l'empereur et fils du célèbre archiduc Charles; il vint relever Benedek à Vérone dans les premiers jours de mai. Les forces se composeraient donc aujourd'hui de quatre corps en ligne, soit environ 130 mille hommes, et d'un corps en réserve d'une trentaine de mille hommes.

Autour de Vérone et de Mantoue serait le 5e corps, commandé par le prince Frédéric de Lichtenstein, avec le général Rodic *ad latus*.

A Vicence, Legnago et Padoue le 7e, commandé ad-intérim par le lieu-

tenant feld-maréchal Marochich, avec le général Rupprecht *ad latus*, et le 3e, commandé par l'archiduc Ernest.

A Venise, Trévise, Rovigo, le 9e corps, commandé par le lieut.-feld-maréchal Hartung.

Dans le Tyrol un détachement du 3e corps et des milices.

A Trieste, l'avant-garde du corps de réserve.

Une armée dite du Nord, de cinq corps, se rassemble aussi sur la frontière de Prusse, en Bohême et en Moravie, sous le commandement du feld-zeugmeister Benedek, rappelé à cet effet de Vérone. Elle est composée des 1er, 2e, 4e, 8e et 11e corps. Un corps placé à droite en Moravie et en Silésie, en avant d'Olmütz; un corps au centre sur le Haut-Elbe, tenant Josephstadt et Kœniggrætz; un corps à gauche vers Theresienstadt et sur l'Eger, faisant face à la Saxe. Un corps en réserve aux environs de Pardubitz, où sera aussi le quartier-général. Un corps détaché, dit corps de l'Est, sous le commandement de l'archiduc Joseph, occupe l'extrême droite de ce front, la Gallicie et spécialement Cracovie, avec quartier-général à Teschen. Deux corps volants, composés de cavalerie, de chasseurs et d'artillerie à cheval, sont sous les ordres des généraux Edelsheim et prince Thurn et Taxis.

De cette façon, les forces autrichiennes échelonnées le long des réseaux de voies ferrées que nous avons indiqués précédemment peuvent se concentrer facilement sur une portion quelconque de leur front, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. L'armée du Nord paraîtrait avoir sa gauche un peu en l'air, si l'on ne savait qu'elle est couverte par la Saxe plus ou moins alliée et par l'Allemagne, neutre, pour le moment au moins. C'est surtout contre la Silésie, et plutôt en défensive qu'en offensive, que la dislocation autrichienne est disposée. Mais en quatre à cinq jours trois à quatre corps pourraient être facilement massés sur un point pour prendre l'initiative de l'attaque.

En Vénétie les dispositions sont analogues. La dislocation autrichienne est essentiellement défensive; mais rien n'empêcherait qu'en cinq à six jours trois à quatre corps ne pussent être prêts pour une attaque par le centre ou par la gauche; en revanche, sur leur droite par le Tyrol, les Autrichiens auraient besoin de douze à quinze jours pour opérer une concentration suffisante. Brixen et ses ouvrages ont été mis sous le commandement spécial du général Kuhn, l'habile mais impuissant chef d'état-major de Giulay en 1859.

Sur mer et dans l'Adriatique surtout, l'Autriche ne peut guère avoir

d'autre perspective que la défensive. Elle vient au reste de le déclarer implicitement en avisant qu'elle s'abstiendrait de tout acte d'hostilité contre les navires de commerce, espérant sans doute que les Italiens seront assez généreux pour leur rendre la pareille. Nous ne craignons pas que ceux-ci restent en arrière de courtoisie et d'humanité, ne fût-ce que pour rendre hommage aux principes du traité de Paris. Toutefois il s'agira de se mettre d'accord sur ce qu'on appelle des bâtiments de commerce. Les beaux steamers du *Lloyd* autrichien, pouvant être armés en guerre et requis par le gouvernement, qui les subventionne du reste, quel caractère auront-ils? Les navires marchands nolisés au mois ou à la course pour des transports militaires, auront-ils droit au bénéfice constant des non-belligérants? De nombreux conflits surgiront sans doute de la manière dont la lettre et l'esprit du traité de Paris seront interprétés.

Les Italiens, aussitôt qu'ils eurent vent des préparatifs de l'Autriche, se mirent aussi à l'œuvre et eurent bientôt devancé leur antagoniste. Ils répartirent tout d'abord leur armée en 4 corps de 4 divisions chacun, à savoir le 1er corps, général Durando, à Lodi; le 2e, général Cucchiari, à Crémone; le 3e, della Rocca, à Plaisance; le 4e, Cialdini, à Bologne. Cette répartition aurait été, disent les journaux autrichiens, transformée en une autre de cinq corps, le général Durando étant détaché à un grand commandement de réserve dans le Sud avec une ou deux divisions. Quoiqu'il en soit le corps de Cucchiari et tout ou partie de Durando viennent de faire un mouvement en avant et de s'échelonner sur le front de l'Oglio; les autres corps sont sur le front du Pô inférieur, avec leurs gros échelonnés de Bologne à Ferrare. Ces masses, d'environ 250 mille hommes, formeraient sans doute deux armées principales, plus ou moins indépendantes et séparées par le Pô.

Pour le moment elles occupent toute la courbe qui s'étend par les bassins du Pô et du Mincio, de l'Adriatique au Tyrol, sur une longueur d'une cinquantaine de lieues. En outre, un corps de volontaires de 5 régiments se forme sur la gauche, à Côme et Varèse, et un autre d'autant, sur la droite, à Bari et Barletta.

Par le moyen des chemins de fer et de la flotte, une concentration offensive sur la droite ou sur le centre peut être opérée avec promptitude; une sur la gauche, par la Valteline et les vallées du Tyrol, serait sujette aux mêmes lenteurs que nous avons signalées à propos de la droite autrichienne.

On dit que les Italiens se seraient engagés envers l'Europe à ne pas prendre l'offensive. Mais il n'est pas besoin, dans les circonstances présentes, de posséder leur esprit ingénieux pour qu'il surgisse des conflits sur terre ou sur mer, d'où les hostilités découleraient tout naturellement sans qu'on pût dire au juste de quel côté serait l'agression. D'ailleurs l'horrible oppression que les Autrichiens font peser sur la Vénétie n'est-elle pas un état permanent de guerre et une incessante provocation? Non contents d'y avoir fait deux levées de recrues de 6 mille hommes chacune depuis le commencement des négociations pendantes, ils viennent de frapper cette malheureuse province d'un impôt forcé de 30 millions en espèces, de l'état de siége, de rigueurs de police inusitées, et de spolier les galeries artistiques et les caisses communales, sous le prétexte de les mettre à l'abri des mauvaises chances. On peut dire que par tous ces faits exceptionnels, n'ayant d'autre but que de pousser la Vénétie au désespoir et à l'insurrection, la guerre est en quelque sorte déclarée. Nul doute qu'une fois les opérations ouvertes, les Italiens n'y mettent une énergie digne de l'élan de la nation. Sur quels objectifs verrions-nous alors se porter les premiers coups? Reprendrait-on l'œuvre de 1859 au point où la laissa le soudain armistice de Villafranca? L'armée se bornerait-elle à masquer Peschiera et Mantoue pour marcher droit à une bataille décisive sous Vérone, tout en lançant ses coureurs à gauche contre le chemin de fer du Tyrol et la flotte contre Venise? Ou bien évitera-t-elle d'abord la rude besogne de Vérone pour porter ses coups ailleurs et revenir à celle-ci ensuite? Si l'on porte ces premiers coups ailleurs qu'à Vérone, sera-ce en commençant méthodiquement par le front, par Mantoue et Peschiera, ou en agissant sur les communications? Dans ce dernier cas, sera-ce par la droite, avec la flotte, ou par la gauche, par le Tyrol, ou par les deux à la fois? Tels sont les problèmes à examiner, tous solubles avec des avantages et des inconvénients divers qu'il ne nous appartient pas de peser en ce moment. Par la droite il y a de larges cours d'eau à franchir; sur le centre des places de premier ordre à masquer ou à assiéger; par la gauche de longs défilés à passer, des cols des Hautes-Alpes obstrués par les neiges jusqu'à fin juin et barrés de blockhaus.

La prépondérance notoire de la flotte italienne pourrait facilement engager au mouvement décisif par la droite. La flotte constitue en effet une force formidable. Commandée en chef par l'amiral Persano, avec le contre-amiral d'Amico pour chef d'état-major, elle vient d'être divisée en trois escadres et une flottille d'opération.

La 1re escadre, de bataille, sous le commandement de l'amiral Persano lui-même, ayant son pavillon à bord du *Re d'Italia*, comprend en outre : *Re di Portogallo, San-Martino, Ancona, Maria-Pia, Castelfidardo, Affondatore*, bâtiments cuirassés, et un aviso *Messaggiero.*

La 2e escadre, de blocus et de croisière, commandée par le vice-amiral Albini, sur la *Marie-Adélaïde*, compte onze bâtiments à vapeur et à voile, non cuirassés, à savoir les frégates *Maria-Adelaïde, Duca di Genova, Vittorio-Emanuele, Gaeta, Principe Umberto, Carlo Alberto, Garibaldi;* les corvettes *Principessa Clotilde, Etna, S. Giovanno, Guiscardo.*

La troisième, escadre d'assaut, commandée par le vice-amiral Vacca, sur le *Prince Carignan*, compte, outre la frégate amirale, les canonnières *Palestro, Varese,* les corvettes *Terrible, Formidable*, toutes cuirassées, et l'aviso *Esploratore.*

La flottille, sous le capitaine Sandri, compte les canonnières légères *Montebello, Vinzaglio, Confienza*, l'aviso *Sireno;* les transports *Washington* et *Indipendenza.*

En outre une flottille d'une quinzaine de transports spéciaux pouvant porter un convoi d'une vingtaine de mille hommes.

Depuis la fin d'avril, l'amiral Vacca croise déjà dans l'Adriatique.

* * *

Les Prussiens ont leur armée toujours formée en neuf corps, avonsnous déjà dit. La force moyenne d'un corps est d'une trentaine de mille hommes, avec 12 mille chevaux, soit 25 bataillons d'infanterie, 24 escadrons et 96 bouches à feu à 16 batteries, dont 12 à pied à 6 pièces, et 6 à cheval à 4 pièces, plus les services spéciaux. Avec la landwehr il se monte à 44 mille hommes.

Les neuf corps, tous mis sur pied de guerre dès les premiers jours de mai, étaient disloqués et commandés comme suit avant les dernières concentrations :

GARDE. Commandement général (Berlin), général de cavalerie, prince Auguste de Wurtemberg.

1re division (Berlin), lieutenant-général von der Mülbe.

2e division (Berlin), lieutenant-général de Plonski.

Division de cavalerie (Berlin), lieutenant-général von der Golz II.

Ier corps (Kœnigsberg), général d'infanterie de Bonin II.

1re division (Kœnigsberg), lieutenant-général de Griesheim.

2e division (Dantzig) lieutenant-général von der Goltz III.

IIe corps (Stettin), prince royal Frédéric-Guillaume, lieut.-général.

3e division (Stettin), major-général de Werder.

4e division (Bromberg), lieutenant général Herwarth de Bittenfeld II.

IIIe corps (Berlin), prince Frédéric-Charles, général de cavalerie.

5e division (Francfort-sur-l'Oder), lieutenant-général de Tümpling.

6e division (Brandebourg), lieutenant-général de Mannstein.

IVe corps (Magdebourg), général d'infanterie de Schack.

7e division (Magdebourg), lieutenant-général de Fransecky.

8e division (Erfurt), lieutenant-général de Horn.

Ve corps (Posen), général d'infanterie de Steinmetz.

9e division (Glogau), lieutenant-général de Schmidt.

10e division (Posen), major-général de Kirchbach.

VIe corps (Breslau), général de cavalerie de Mutius.

11e division (Breslau), lieutenant-général de Zastrow.

12e division (Neisse), lieutenant-général de Prondzinsky.

VIIe corps (Münster), général d'infanterie Vogel de Falkenstein.

13e division (Münster), lieutenant-général de Grœben.

14e division (Düsseldorf), lieutenant-général de Münster Meinhœvel.

VIIIe corps (Coblenz), général d'infanterie Herwarth de Bittenfeld.

15e division (Cologne), lieutenant-général Hiller de Gærtringen.

16e division (Trèves), lieutenant-général d'Etzel.

Commandant en chef du Schleswig, lieutenant-général de Manteuffel, à Schleswig; division combinée d'occupation, lieutenant-général de Canstein, à Flensbourg.

Deux classes annuelles de landwehr de première classe ont été incorporées dans l'armée active. Le reste de la landwehr de première levée a été mis sur pied pour le service des places; et dans plusieurs provinces, en Silésie entr'autres, toute la landwehr de seconde levée a aussi été mobilisée.

Quatre armées principales ont été formées.

La première armée, dite de Saxe, est sous le commandement du

prince Frédéric-Charles, avec le général Voigt-Rheetz pour chef d'état-major. Elle se compose de trois corps d'armée, le 2e (Poméranie), le 3e (Saxe), le 7e (Westphalie), concentrés dans la province de Saxe et menaçant essentiellement la ville de Leipsig.

La seconde armée est celle de Silésie, sous les ordres du prince royal, avec le général Blumenthal pour chef d'état-major. Elle comprend aussi trois corps, le 6e (Silésie), maintenant commandé par le général Montz; le 5e (Posen), le 1er (Prusse orientale). Le quartier-général, d'abord à Breslau, a été transféré à *Furstenstein*. Le 1er corps est vers Goritz; les deux autres échelonnés de Neisse à Kosel.

La troisième armée, dite de réserve, reste pour le moment en Brandebourg, à la disposition immédiate du roi; elle compte toute la garde et le 3e corps (Brandebourg).

La quatrième armée, aux environs de Coblenz et de Wetzlar, est destinée à faire face aux Etats du sud de l'Allemagne sympathiques à l'Autriche. Elle se composait des 7e et 8e corps; mais la plus grande partie a rejoint l'armée de Saxe. Il ne reste plus à Wetzlar et aux forteresses du Rhin qu'une division du 8e corps.

Le roi prendra, assure-t-on, le commandement supréme en personne, avec le général Moltke comme major-général. M. de Bismark méme l'accompagnerait en sa qualité de major de cavalerie de landwehr. Le quartier-général serait d'abord à *Sorau*, entre les armées de Saxe et de Silésie.

Après ces indications, il ne nous reste qu'à recueillir les faits les plus importants des théâtres de la guerre :

PARIS, *6 juin*. — La France, l'Angleterre et la Russie avaient invité par notes identiques, datées des 26/27 mai, les gouvernements de Vienne, de Berlin, de Florence et la Diète germanique à une conférence en vue du maintien de la paix. L'Autriche n'ayant adhéré à cette proposition que sous des réserves maintenant son état territorial actuel, la conférence n'a pas été jugée possible.

ALLEMAGNE. — Les Etats du Holstein ayant été convoqués par l'Autriche pour lui remettre la décision du sort du duché conformément au droit germanique, la Prusse a vu dans cette mesure une violation de la convention de Gastein. Elle a déclaré que le Schleswig-Holstein redevenait un territoire d'administration indivise, et, tout en reconnaissant aux Autrichiens leur droit d'occupation du Schleswig, elle vient de faire

occuper les portions du Holstein non occupées par les troupes autrichiennes.

Celles-ci, loin de profiter de l'offre périlleuse de s'avancer en Schleswig, viennent de se replier sur Altona, au bord de l'Elbe, où elles resteront dans une position concentrée. Evacueront-elles le terrain par le Hanovre, en abandonnant à leur sort le Holstein et ses Etats récemment convoqués, ou bien y attendront-elles du renfort pour tenir fermement le Holstein, c'est ce qu'on saura dans quelques jours sans doute.

P. S. Les Autrichiens commencent la campagne par une retraite. La brigade Kalick évacue Altona pour se replier sur le Hanovre et y attendre les ordres de la Diète, qui doit, assure-t-on, voter aujourd'hui (14 juin) l'exécution fédérale contre la Prusse.

ITALIE. — Le gouvernement italien vient de protester énergiquement, par une circulaire à toutes les puissances, contre les dernières mesures de rigueur dont le gouvernement autrichien frappe la Vénétie.

Le 3e corps, della Rocca, est concentré autour de Plaisance; la 1re division, prince Humbert, à Firenzuolo; la division Cuggia à Pontenuovo; la division Bixio à Plaisance; la division Govone à Codogno. Le général du génie Pepetto et le général d'artillerie Longo travaillent activement aux fortifications et à l'armement de Plaisance. Les travaux de Crémone sont également poussés avec une grande énergie. Là se trouve le gros du 2me corps, général Cucchiari. A la gauche de celui-ci, le 1er corps, Durando, étend sa première division, Cerale, en avant de Brescia, jusqu'au lac de Garde. Sur la droite le 4e corps, Cialdini, s'est rapproché de Ferrare.

Les volontaires de Garibaldi donneront un effectif bien supérieur à ce qu'on en attendait. On prévoit un chiffre d'une cinquantaine de mille hommes en tout, dont au moins 30 mille hommes pourront être mis en ligne d'ici à deux ou trois semaines, c'est-à-dire avant le 25 juin. Trois à quatre bataillons sont déjà suffisamment formés pour pouvoir être lancés en tirailleurs quand besoin sera. Le colonel Corte, qui commande le dépôt de Come, exerce continuellement son monde à la marche et au service d'infanterie légère.

Garibaldi a quitté son île de Caprera le 9 juin, et il était le 12 à Come,

Le roi a aussi quitté Florence le .. juin, et le .. il se trouvait avec son état-major à.....

Il est question de la création d'un cinquième corps d'armée, qui serait formé de deux divisions : une sous le général Angioletti, le minis-

tre de la marine, et l'autre sous le général Pettinengo, ministre de la guerre, qui commanderait en même temps le corps d'armée.

La formation des cinquièmes bataillons dans les 80 régiments (en date du 16 mai elle avait été ordonnée pour les 40 impairs, en date du .. juin les pairs ont été mis sur le même pied) et l'affluence des volontaires permettent d'augmenter d'autant l'effectif de l'armée active.

Par décret du 6 juin, les hommes des secondes catégories des classes de 1842, 1843 et 1845 sont appelés sous les armes.

Un décret royal appelle au service actif dix bataillons de la garde nationale mobile.

C'est le 15 juin que tous les hommes appartenant au même bataillon devront être réunis dans l'une des villes indiquées par le décret : Turin, Tortone, Palanza, Milan, Savone, San Reno, Avellino, Alghero, Sassari.

Le décret porte que ces bataillons « sont mobilisés, pour le service de la guerre, pendant trois mois. »

Sur l'offre même des habitants de la Valteline et du val Camonica, il vient d'être formé deux nouveaux corps spéciaux de volontaires sous le nom de « chasseurs du Stelvio » et de « chasseurs du Tonale. » Ils formeront deux bataillons.

Les Suisses établis à Milan ont adressé au syndic de la ville une pétition à l'effet de former un corps de garde nationale mobile et de pouvoir prendre part au service intérieur et *extérieur* de la place.

La répartition des états-majors de l'armée italienne active vient d'être publiée sous la signature du ministre de la guerre, général Pettinengo. En voici un extrait :

Le commandant en chef n'est pas désigné. Le roi Victor-Emmanuel lui-même se réserve ce poste. Le chef d'état-major ou major-général n'est pas désigné non plus. Ce serait le général d'armée La Marmora, que M. Ricasoli remplacerait comme président du ministère.

Le tableau commence par le titre *Quartier-général principal*, où se trouve en tête le lieutenant-général *Petitti*, comme adjudant-général de l'armée.

Sous-chef d'état-major : colonel d'état-major Bariola. Attachés : trois colonels, un lieutenant-colonel, deux majors, dix capitaines, six lieutenants.

Commandant du quartier-général principal : colonel d'état-major Ricasoli, avec deux secrétaires lieutenants. Un lieutenant d'administration. Trois lieutenants de cavalerie, aides-de-camp du chef d'état-major,

et trois sous-lieutenants de cavalerie, aides-de-camp de l'adjudant général.

Commandement supérieur d'artillerie.

Général Valfré. Attaché : colonel Quaglia. Chef d'état-major : lieutenant-colonel Biandrà. Attachés : un major et sept officiers subalternes.

Commandement supérieur du génie.

Général Ménabrée. Chef d'état-major : colonel Garneri. Attachés : trois majors et six officiers subalternes.

Ier *Corps d'armée.*

Général Durando, Jean. Chef d'état-major : colonel Lombardini. Sous-chef d'état-major : lieutenant-colonel de Sauget. Commandant du quartier-général : major de place Barbieri. Attachés d'état-major : major Corsi, capitaines Sini, Avogadro, Ceresa, Marinetti, lieutenants Peretti et Almici. Secrétaire : lieutenant d'infanterie Chiala. Aides-de-camp : capitaine d'infanterie Gariazzo ; lieutenant de cavalerie Esengrini ; lieutenant d'infanterie Gorresio. Officier d'administration : capitaine d'infanterie Cavalli.

Commandant d'artillerie : colonel Bonelli, avec trois attachés.

Commandant du génie : lieutenant-colonel Castellazzi, avec trois attachés.

1re division : général Cerale. Chef d'état-major : major Billi. Commandandant du quartier-général : capitaine d'infanterie Rovida. Attachés d'état-major : trois capitaines d'état-major, un capitaine du génie, un lieutenant et un sous-lieutenant d'état-major. Aides-de-camp : un lieutenant d'infanterie et un sous-lieutenant de bersagliers. Un sous-lieutenant d'infanterie officier d'administration.

2e division : général Pianelli. Chef d'état-major : lieutenant-colonel Olivero. Cammandant du quartier : capitaine d'infanterie Morelli. Six attachés d'état-major, deux aides-de-camp et un sous-lieutenant officier d'administration.

3e division : général Brignone. Chef d'état-major : major Mazza. Commandant de quartier : capitaine d'infanterie Fulcini. Six attachés d'état-major, deux aides-de-camp et un officier d'administration.

5e division : général Sirtori. Chef d'état-major : major Pozzolini. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Canazzi. Six attachés d'état-major, deux aides-de-camp, un officier d'administration.

(Le commandant de division dispose donc d'un état-major général de onze officiers, ce qui nous paraît être un très grand luxe, surtout avec le rouage des corps d'armée. Un chef de corps d'armée dispose d'un état-major général de quinze officiers et de huit officiers d'armes spéciales.)

IIe *Corps d'armée.*

Général Cucchiari. Chef d'état-major : colonel Escoffier. Sous-chef d'état-major : lieutenant-colonel Lampo. Commandant du quartier : major d'infanterie Ferreri. Six attachés d'état-major; un secrétaire capitaine d'infanterie, trois aides-de-camp et un officier d'administration.

Commandant de l'artillerie : colonel Mattei, avec trois attachés.

Commandant du génie : lieut.-colonel Molinari, avec trois attachés.

4e division : général Mignano (Nunziante). Chef d'état-major : lieutenant-colonel Consalvo. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Gelati. Six attachés d'état-major; deux aides-de-camp et un officier d'administration.

6e division : général Cosenz. Chef d'état-major : major Farini. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Zanucchi-Pompéi. Six attachés d'état-major; deux aides-de-camp; un officier d'administration.

10e division : général Cadorna. Chef d'état-major : major Milon, Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Bartalesi. Attachés, etc., comme ci-dessus.

IIIe *Corps d'armée.*

Général della Rocca. Chef d'état-major : colonel d'infanterie Robilant. Sous-chef : lieut.-colonel d'état-major Gaeta. Commandant du quartier : colonel de cavalerie Ghislieri. Six attachés d'état-major; un secrétaire capitaine d'infanterie; trois aides-de-camp et un officier d'administration.

Commandant d'artillerie : colonel Corte, avec trois attachés.

Commandant du génie : lieut.-colonel Veroggio, avec trois attachés.

7e division : général Bixio. Chef d'état-major : lieutenant-colonel di San Marzano. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Valente. Attachés, etc., comme ci-dessus.

8e division : général Cugia. Chef d'état-major : major Sironi. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Tournier. Attaéhés, etc., comme ci-dessus.

9e division : général Govone. Chef d'état-major : major Chiron. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Mancini. Attachés, etc., comme ci-dessus.

16e division : prince Humbert. Chef d'état-major : colonel Gerbaix de Sonnaz. Commandant du quartier : capitaine d'état-major Cagni. Attachés, etc., comme ci-dessus.

IVe *Corps d'armée.*

Général Cialdini. Chef d'état-major : général-major Piola Caselli. Sous-chef : lieutenant-colonel Minonzi. Commandant du quartier : major d'infanterie Baldi. Dix attachés d'état-major ; un capitaine secrétaire ; trois aides-de-camp et un officier d'administration.

Commandant d'artillerie : colonel Velasco, avec trois attachés.

Commandant du génie : colonel Bruzzo, avec quatre attachés.

11e division : général Casanova. Chef d'état-major : major Chiarle. Commandant du quartier. Attachés, etc., comme ci-dessus.

12e division : Général Ricotti. Chef d'état-major : major Albini. Commandant du quartier. Attachés, etc., comme ci-dessus.

13e division : général Mezzacappo. Chef d'état-major : major Baulina. Le reste comme ci-dessus.

14e division : général Chiabrera. Chef d'état-major : major Galli. Le reste comme ci-dessus.

15e division : général Medici. Chef d'état-major : major Guidotte. Le reste comme ci-dessus.

Division de cavalerie de réserve : général de Sonnaz Maurice. Chef d'état-major : major Perrone. Commandant du quartier : capitaine d'infanterie Follini. Cinq attachés, deux aides-de-camp et un officier d'administration.

Réserve générale d'artillerie : colonel Mattei, avec deux attachés.

Nous donnons ci-après les manifestes adressés à leurs peuples par les rois de Prusse et d'Italie.

Manifeste italien :

« Il y a déjà sept ans que l'Autriche attaquant mes Etats, parce que j'avais soutenu la cause commune de la patrie dans les conseils de l'Europe, je repris l'épée pour défendre mon trône, la liberté de mes peuples, l'honneur du nom italien et pour combattre pour le droit de la nation. La victoire se déclara en faveur du bon droit. La valeur de

l'armée, le concours des volontaires, la concorde et la sagesse du peuple et le concours d'un allié magnanime nous valurent presque l'entière indépendance de l'Italie. De suprêmes motifs, que nous devions respecter, nous empêchèrent d'accomplir alors notre juste et glorieuse entreprise.

« Une des plus nobles provinces de l'Italie, que les vœux des populations avaient réunie à ma couronne, et qu'une héroïque résistance et une continuelle protestation contre la domination étrangère nous rendaient particulièrement chère et sacrée, resta dans les mains de l'Autriche. Quoique plein de douleur en mon cœur, je m'abstins de troubler l'Europe qui désirait la paix. Mon gouvernement s'appliquait à perfectionner l'œuvre intérieure, à ouvrir les sources de la prospérité publique, à fortifier le pays par terre et par mer, en attendant l'occasion favorable d'accomplir l'indépendance de Venise.

« Quoique l'attente ne fût pas sans danger, néanmoins nous sûmes renfermer en nos cœurs, moi, mes sentiments d'Italien et de roi, et mon peuple ses justes impatiences; je conservai intact le droit de la nation, la dignité de la couronne et du Parlement, afin que l'Europe comprît ce qui était dû à l'Italie.

« L'Autriche se renforçant subitement sur notre frontière, et nous provoquant par une attitude hostile et menaçante, est venue troubler l'œuvre pacifique de réorganisation du royaume.

« A cette injuste provocation, j'ai répondu en reprenant les armes, et vous avez donné un grand spectacle en accourant avec promptitude et enthousiasme dans mon armée et dans les rangs des volontaires.

« Néanmoins, lorsque des puissances amies tentèrent de résoudre les difficultés par un congrès, je donnai ce dernier gage de mes sentiments à l'Europe et je me hâtai d'accepter. L'Autriche a refusé encore cette fois les négociations, repoussant tout accord et donnant ainsi une nouvelle preuve que, si elle a confiance dans ses forces, elle n'a pas également confiance dans la bonté de sa cause et de son droit.

« Vous aussi, Italiens, vous pouvez avoir confiance dans vos forces en regardant avec orgueil votre vaillante armée et votre forte marine: mais vous pouvez encore avoir confiance dans la sainteté de votre droit, dont le triomphe est désormais immanquable. Nous sommes soutenus par le jugement de l'opinion publique, par la sympathie de l'Europe, qui sait que l'Italie indépendante et sûre de son territoire deviendra pour elle une garantie de paix et d'ordre.

« Italiens, je donne le gouvernement de l'Etat au prince de Carignan, et je reprends l'épée de Goïto, Pastrengo, Palestro et San Martino. Je sens que j'accomplirai les vœux faits sur le tombeau de mon magnanime père. Je veux être encore une fois le premier soldat de l'indépendance italienne. »

Manifeste prussien :

« Après que la Diète allemande a représenté depuis un demi-siècle, non l'unité, mais la désunion de l'Allemagne, et qu'elle a perdu ainsi depuis longtemps la confiance de la nation ; après qu'elle a été vis-à-vis de l'étranger comme la garantie de la persistance de la faiblesse et de l'impuissance de l'Allemagne, on a voulu récemment en abuser pour appeler l'Allemagne sous les armes contre un membre fédéral qui, par sa proposition de la convocation d'un parlement, a fait la première démarche décisive pour donner satisfaction aux prétentions nationales. Pour la guerre contre la Prusse, qui a été amenée par l'Autriche, la Constitution allemande ne fournissait aucun appui ; cette guerre manquait de tout motif, voire même de prétexte apparent.

« Par la résolution du 14 juin, à la suite de laquelle la majorité des membres de la Confédération a décidé de s'armer pour faire la guerre à la Prusse, la rupture de la Confédération est consommée, l'organisation des anciennes relations fédérales déchirée.

« La base de la Confédération, l'unité vivante de la nation allemande, subsistant seulement, il est du devoir des gouvernements et du peuple de trouver l'expression nouvelle et viable de cette unité.

« A ceci se joint pour la Prusse le devoir de défendre son indépendance menacée et par cette résolution et par les armements de ses adversaires. En offrant sa force entière pour remplir ce devoir, le peuple prussien manifeste en même temps sa résolution de combattre pour le développement national de l'Allemagne, empêché forcément jusqu'ici par l'intérêt individuel.

« La Prusse a offert dans ce sens, immédiatement après la dissolution de la Diète, la conclusion d'un nouveau pacte fondé sur la simple condition de protection mutuelle et de participation aux efforts nationaux. Elle ne réclamait rien que de garantir la paix et à cet effet elle désirait qu'un parlement fût immédiatement convoqué.

« Son espoir que ce vœu juste et modéré serait exaucé, a été déçu. L'offre de la Prusse a été repoussée et cet Etat a été forcé d'agir selon les devoirs que lui impose l'obligation de se protéger lui-même. Dans un pareil moment, la Prusse ne peut pas tolérer près de ses frontières ou entre ses frontières des ennemis assurés ou des amis douteux.

« En franchissant les frontières, les troupes prussiennes ne viennent pas en ennemis des populations, dont la Prusse respecte l'indépendance et avec les représentants desquelles elle espère discuter dans l'assemblée nationale allemande les destinées futures de l'Allemagne.

« Que le peuple allemand, jetant les yeux sur ce but élevé, se rapproche de la Prusse avec confiance, pour l'aider à avancer et à assurer le développement de la patrie commune! »

Italie. — La guerre ayant été déclarée à l'Autriche par le gouvernement italien, le 20 juin pour commencer le 23, dès ce jour-là toutes les forces italiennes étaient en mouvement. Le lendemain, 24, cette offensive amenait une première bataille dans le quadrilatère, qui a pris le nom de bataille de Custozza et qui n'a pas été heureuse pour les armes italiennes, quoiqu'elle fasse grand honneur à la bravoure des troupes engagées.

Voici ce qu'on écrit du camp à l'*Italia militare* sur ces évènements:

27 juin 1866.

« Les Autrichiens, aussitôt qu'ils eurent reçu la déclaration de guerre, firent repasser l'Adige aux 5e et 9e corps qui étaient disloqués sur la gauche du Mincio. Du 22 au 23 ils repassèrent sur la gauche de l'Adige et se concentrèrent en grande partie à Vérone et aux alentours. Le 23 au matin, quand le général Lamarmora passa le Mincio à Goïto, il ne rencontra que quelques vedettes des houlans, qui se replièrent rapidement après avoir tiré quelques coups de pistolet. Le même jour nos corps d'armée passèrent le Mincio en force et le 24 de grand matin ils devaient se porter plus en avant pour y prendre position. On croyait encore le gros des Autrichiens de l'autre côté de l'Adige.

Mais en même temps, le 24 au matin, les Autrichiens occupaient les positions de Custozza et de Somma-Campagna, au nombre de plus de 65 mille hommes. Aux 5e et 9e corps s'ajoutèrent presque toutes les troupes

stationnées aux environs de Rovigo, du 7e corps, et il ne resta sur cette zone qu'une brigade d'infanterie pour surveiller Cialdini. L'archiduc Albert commandait en personne. Un grand nombre de pièces étaient en batterie, et les six régiments de cavalerie attachés à l'armée de Vénétie se trouvaient sur le lieu du combat.

Ainsi les Autrichiens se trouvaient dans de bonnes positions, le 24 au matin, quand les 1er et 3e corps italiens se mirent en marche.

Le 1er corps investit Peschiera avec un corps d'observation à Cola, qui se trouva bientôt sous le double feu de l'artillerie de la place et de batteries de l'armée. La division Cerale fit des efforts surhumains pour enlever ces batteries à la bayonnette; mais elle ne put y réussir, vu ses grandes pertes. Il en fut de même des divisions Sirtori et Brignone accourues à l'appui de la première. La division Pianelli, avec d'habiles manœuvres et un grand sang-froid, contint enfin les forces autrichiennes et dégagea Cerale. Pianelli fut encore assez heureux pour faire prisonnier tout un bataillon de chasseurs tyroliens.

Le 3e corps (della Rocca) dut s'avancer au secours du 1er (Durando); mais, vu l'affaiblissement du 1er, le 3e eut à soutenir à son tour tout l'effort de l'armée autrichienne. Le 3e était parti le 24 à l'aube de Roverbella directement sur Villafranca, de telle sorte que si le 1er corps avait pu tenir, le 3e serait arrivé sur le flanc gauche des Autrichiens. Au lieu de cela ceux-ci purent diriger toutes leurs forces sur le 3e corps, qui ne comptait que trois divisions disponibles.

Néanmoins le général della Rocca montra, dans cette situation difficile, l'habileté, la fermeté et le sang-froid qui lui sont habituels. Il ne pouvait pas vaincre sans doute, mais en tenant ferme jusque dans la soirée il fit payer cher à l'ennemi ses succès et l'empêcha de penser à une poursuite.

Les dépêches vous ont déjà informé de la bravoure qu'ont montrée les divisions Cugia, Sistori et Govone. Cette dernière, appelée à relever la division Brignone du 1er corps qui avait beaucoup souffert, enleva la position de Custozza et la maintint longtemps. Si Govone avait pu recevoir les renforts demandés au général della Rocca, il aurait gardé cette position à toute extrémité.

Bixio, qui avait dû rester en réserve, protégea admirablement la retraite. Le prince Humbert montra aussi, à la tête de sa division, le courage d'un vétéran. Le jeune prince Amédée, à la tête de sa brigade,

reçut le baptême du feu d'une manière sérieuse, une balle morte en pleine poitrine, qui heureusement ne met pas sa vie en danger. Le général Durando fut aussi blessé; il est remplacé intérimairement par le général Pianelli. Les généraux Cerale, Gozzane, commandant la brigade grenadiers de Sardaigne, Dho, commandant la brigade Forli, sont assez grièvement blessés. Le général Villarey, commandant la brigade Pise, a été tué. »

Le gros de l'armée italienne s'est replié derrière l'Oglio, en position de reprendre prochainement l'offensive. Deux corps entiers, le 2e (Cucchiari) et le 4e (Cialdini) ne paraissent pas avoir été appelés à un rôle sérieux en cette circonstance, pas plus que les volontaires et la flotte, ce qui donne pleine carrière aux faiseurs de romans politiques et stratégiques sur ces singulières opérations et sur le dénouement plus singulier encore qu'elles paraissent devoir amener.

ALLEMAGNE. — Les deux armées prussiennes de l'Elbe et de Silésie ont pris une offensive décidée contre leur adversaire. Elles ont envahi la Bohême, chacune de leur côté, sans que Benedek ait rien fait pour s'y opposer que de se limiter à une défense purement passive. Après une suite de combats victorieux livrés les 26, 27 et 28 juin près de Jaromier, Trautnau, Turnau d'une part, et aux environs de Nachod et Skalitz d'autre part, les deux princes prussiens ont réussi à opérer leur jonction le 29 en occupant Gitschin après un vif combat. Les forces prussiennes se sont ensuite avancées plus au sud, les Autrichiens se repliant toujours avec l'intention de livrer une grande bataille défensive aux environs de Kœnigsgrætz. Cette dernière devait, suivant son résultat et les espérances de chacun des joûteurs, ou refouler les prussiens en Saxe et en Silésie, ou les rendre maitres du bassin de l'Elbe et des communications entre ce dernier et le centre de l'empire.

C'est le 3 juillet en effet près de *Sadova*, en avant de Kœnigsgrætz, que le grand choc prévu a eu lieu. La lutte a duré 12 heures; les deux armées eurent le gros de leurs effectifs engagés, sauf 2 ½ corps autrichiens que Benedek n'a pas su amener sur le lieu du combat. Du reste les différents corps ont donné vigoureusement. Les Autrichiens ont défendu avec opiniâtreté pendant 6 heures leur forte position derrière

Bistritz. Cette position n'a été prise d'assaut qu'à 2 heures, en même temps que le front de Benedek était tourné sur son aile gauche. Après cela les Autrichiens ont dû céder sur toute la ligne et se sont mis en débandade en abandonnant 116 canons et 20 mille prisonniers. A 7 heures du soir ils étaient en pleine déconfiture derrière l'Elbe, et la victoire demeurait encore cette fois fidèle aux armes prussiennes et *à la bonne direction des opérations.*

A peine commençait-on à supputer les conséquences de cet événement que, comme un coup de théâtre, se répandait une nouvelle primant toutes les autres, celle de la cession de la Vénétie par l'Autriche à la France, proposée du reste avant la bataille de Sadova.

Voici en quels termes le *Moniteur* annonce cet évènement :

« Un fait important vient de se produire.

« Après avoir sauvegardé l'honneur de ses armes en Italie, l'empereur d'Autriche, accédant aux idées émises par l'empereur Napoléon dans sa lettre du 11 juin à M. Drouyn de Lhuys, cède la Vénétie à l'empereur des Français et accepte sa médiation pour amener la paix entre les belligérants.

« L'empereur Napoléon s'est empressé de répondre à cet appel et s'est immédiatement adressé aux rois de Prusse et d'Italie pour amener un armistice. »

Cet armistice sera sans doute accepté par les belligérants. La diplomatie va maintenant reprendre activement son œuvre et concilier, si possible, en tenant compte des évènements militaires, les intérêts divergents qui ont engendré le conflit. En attendant les Italiens, ne voulant pas rester sous le coup de l'échec du 24 juin, ont repris l'offensive, cette fois par le front du Pô. Cialdini est arrivé à Rovigo. Les Autrichiens paraissent se borner à la défense des places pour renforcer leur armée du nord.

Beaucoup de gens prétendent avec les partisans de l'Autriche, que seul l'armement spécial des Prussiens a pu vaincre les vieilles bandes de la maison de Habsbourg. — Les fusils à aiguille, quoique bien infé-

rieurs aux divers *breech-loadings* américains, permettent, il est vrai, des feux rapides et meurtriers. Mais ces fusils l'Autriche les connaissait bien ; elle avait pu les apprécier en Danemark, lorsqu'elle se joignit à la Prusse pour écraser un petit peuple, brave et résistant jusqu'au martyre. C'est le côté matériel et le plus minime de la question ; en définitive, ce n'est pas lui qui donne les grandes victoires. Il n'est pas un homme quelque peu familier avec l'art militaire, qui n'ait admiré les mouvements de l'armée prussienne; sa marche à travers la Saxe, sa jonction en Bohême, ses forces réunies amenées à point sur le champ de bataille choisi à l'avance, la régularité mathématique de ses évolutions, tout cela donne une très haute idée du général Moltke, qui avait préparé et qui a fait exécuter ce plan de campagne. Si le général Moltke a été la tête de l'entreprise, le prince Frédéric-Charles en a été le bras ; il a exécuté avec une ponctualité et une énergie remarquables les instructions du chef d'état-major ; la victoire, une juste victoire, est venue couronner des efforts si bien combinés.

Les fusils à aiguille n'ont sans doute pas nui aux opérations des Prussiens. Mais s'ils avaient opéré comme Benedek, qui se laissa priver de trois corps sur sept, ils ne leur auraient pas donné la victoire. Dans la bataille de Sadowa la plus grande part de gloire et de responsabilité revient aux états-majors de l'une et de l'autre armée.





15 16 17 18

Fehmer Sund

Frontiere de Bohême et de Silesie vers Schweidnitz et Glatz




BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



